

fondcommun

organe de presse problématique

numéro capitale

(Marseille-Provence)

exemplaire de consultation

tion numéro

Casa Voyageurs
et 2011

Bienvenuevenuevenue
chez vous

ue chez vous

JE CHEZ VOUS

VOUS

VOUDS

NOUS

NOUS

JE

Je

JE

JE CHEZ VOUS

NOUS

JE VOUS CHEZ VOUS.....

Conversations déplacées couverture
Ici-Même [tous travaux d'art] Casablanca 09.07.2011

Culturiste page 3

Akram Zaatari d'après un film négatif 35 mm endommagé 2011
Hassan el Aakkad à Saïda en 1948, photographié par Hashem el Madani

La ville façon Potemkine page 4

Adolf Loos Vienne 07.1898

Rocade 2 page 5

œuvre pérenne (presque) page 6

Justin Delareux Le Mans 02.2012

Réagir ou mourir ! page 7

Ian Simms Fonds *Sillage* des Chantiers de La Seyne-sur-mer, 1971-1985

Histoire universelle de Marseille page 8

Alèssi Dell'Umbria aux éditions *Agone* 15.09.2006

Un match de légende [Louis Vuitton] page 9

Nous sommes... page 10

Olivier Perrot Les archives du futur

Campagne de Russie 1812-1813 page 11

Charles Joseph Minard Paris 20.11.1869

Défaut page 12

Vincent Bonnet Marseille 05.2012

Une réussite collective page 13

La Grande Mosquée de Marseille (projet) 1937–

Ramassis page 14

Francis Coulaud

2013, ennui mué en jus ? page 15

Francis de Hita Marseille 2012

La grande clameur page 16

Monique Derégibus

Spectateur ou regardeur ? page 17

Joëlle Zask Marseille 2012

couverture du livre **Le Docker noir** page 18

de Sembène Ousmane aux éditions *Présence Africaine* 1973

Château d'If le 15 août 2016 page 19

Denis de Lapparent Peypin d'Aigues

page 20

David Lespiau 2013

Faut être qui pour être bien vu ? page 21

Photo réalisée avec trucage Prise de vue : Pierre CIOT

Je vais dire pourquoi page 22

Jean-Marie Gleize Tarnac / Volx 2012 / 2013

Yellowcake Towns page 23

collage de Niek van de Steeg 01.2013

Partenaire officiel page 24

Marseille-Provence 30.11.2010

Avant Après Pendant page 25

Till Roeskens Porte d'Aix, Marseille printemps / été 2011

extrait de **Camping Choral** page 26

Mathieu Provansal Cruéjols 2008

Mutation page 27

Frédéric Arcos La Fosse 2012

Tous les soleils page 28

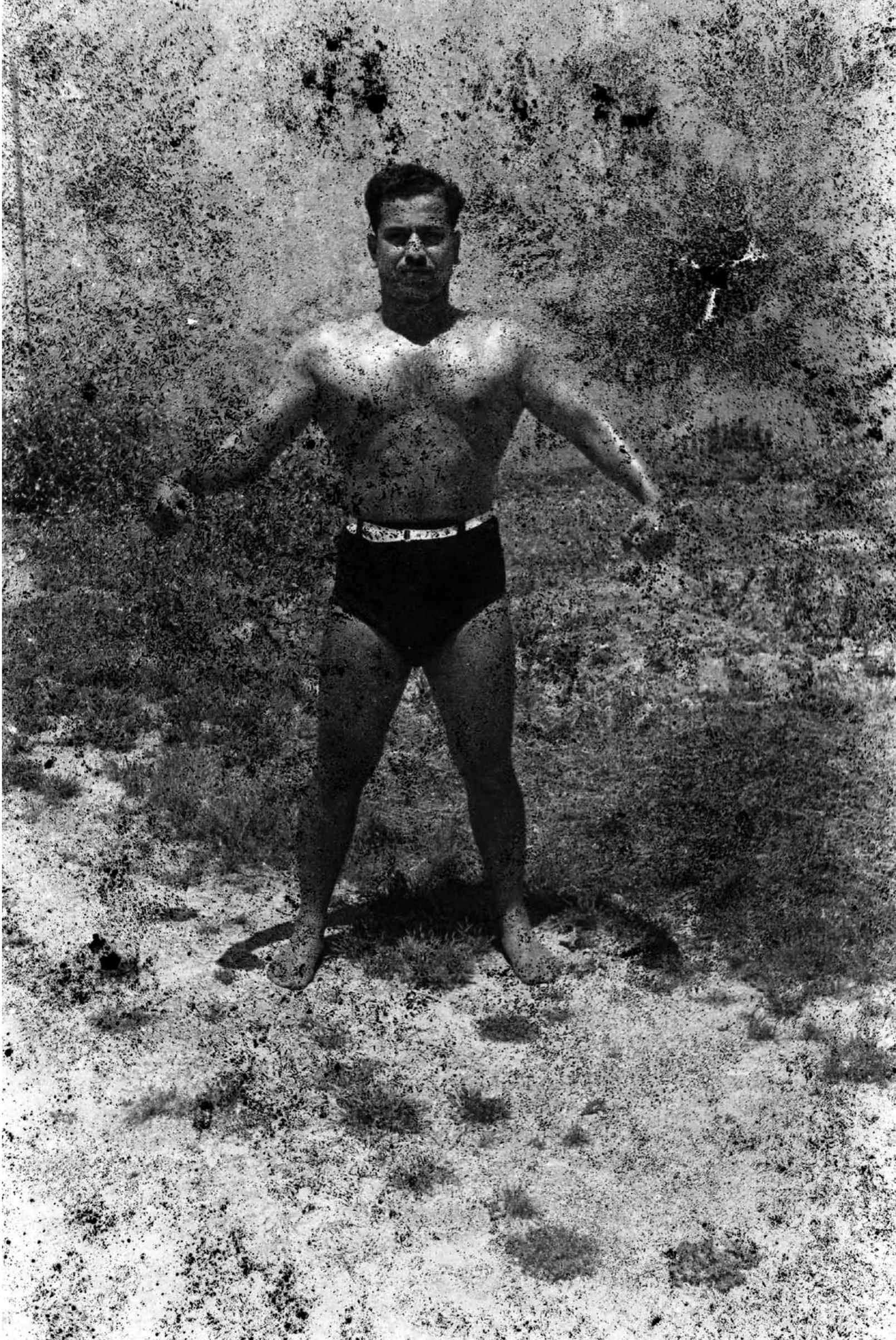
Bruno Serralongue Hayange 2012

Mémoire sur la ville de Marseille page 29

un inédit sélectionné par Guillaume Monsaingeon
d'une lettre adressée à Vauban par un informateur non identifié, fin XVIIe

Pause page 30

Guillaume Fayard Fos-sur-mer 12.2010–07.2011



LA VILLE FAÇON POTECHKINE

(juillet 1898)

Qui n'a entendu parler de ces « villages façon Potemkine » que l'astucieux favori du Catherine II avait fait construire en Ukraine ? Villages de toile et de carton, qui avaient pour fonction de transformer, aux yeux de Sa Majesté Impériale, un désert en une contrée prospère. Qui plus est, le rusé ministre aurait même réussi à créer le mirage d'une ville.

Voilà qui ne semble guère possible qu'en Russie...

La ville façon Potemkine dont j'aimerais parler ici est notre chère cité de Vienne. Accusation grave, qu'il ne me sera sans doute pas facile de prouver. Car il me faut pour cela des auditeurs doués d'un sens affiné du droit, et ceux-ci ne sont malheureusement pas légion dans notre ville.

Celui qui se donne pour plus qu'il n'est se conduit comme un trompeur et encourt le mépris général, même s'il n'a lésé personne. Mais si quelqu'un s'efforce de parvenir au même effet par des pierres factices et autres imitations ? Il est des pays où un tel homme connaîtrait le même sort. A Vienne, nous n'en sommes pas encore là. Seule une minorité de gens a le sentiment que dans ce cas aussi nous avons affaire à une conduite immorale, à une tromperie. De nos jours chacun veut paraître plus qu'il n'est, et ceci non seulement par des chaînes de montre en simili, non seulement par des mobiliers entièrement constitués d'imitations, mais aussi par le logement lui-même, par l'immeuble où il habite.

Lorsque je flâne sur le Ring, j'ai toujours le sentiment qu'un moderne Potemkine s'est fixé pour but de faire croire à tout un chacun qu'il se trouve dans une ville habitée uniquement par des *nobili*.

Tout ce que l'Italie de la Renaissance a produit en fait de palais a été pillé pour dresser devant les yeux de Sa

MARSEILLE

6^e ANNEE

N° 55

JUIN 1974

informations

PERIODIQUE MUNICIPAL D'INFORMATION





REAGIR OU MOURIR! IL FAUT CHOISIR.

Après quatre ans et demi de gestion socialiste on nous propose
avec la grande fierté pour votre ville : "La Mairie".
On fait sentir qu'on est des députés socialistes en 1981 ou la CGR en
1977 on est des députés socialistes, le dernier plan de
Mitterrand est un plan de députés socialistes.
Mais on ne peut pas être députés socialistes.

Par son caractère, cette loi est un acte de 1981.
L'existence de la CGR et de la Mairie est un acte de 1981.
Mitterrand, et Mitterrand, un caractère social, progressif,
démocratique et socialiste.

Après la loi de décentralisation de 1981, on souhaite que
Mitterrand, et Mitterrand, un caractère social, progressif,
démocratique et socialiste.
Mitterrand, et Mitterrand, un caractère social, progressif,
démocratique et socialiste.

Après la loi de décentralisation de 1981, on souhaite que
Mitterrand, et Mitterrand, un caractère social, progressif,
démocratique et socialiste.

Après la loi de décentralisation de 1981, on souhaite que
Mitterrand, et Mitterrand, un caractère social, progressif,
démocratique et socialiste.

ZE

ES

Mais tandis que dans les salons aixois mûrissait l'idée d'une réforme politique, à Marseille se posait la question sociale. Les conditions de vie des petites gens n'avaient cessé d'empirer au long du siècle, le prix des denrées alimentaires augmentant dans d'énormes proportions. L'impôt sur la consommation (à travers les taxes sur la farine, le sel, le vin, et les droits de marché) était d'autant plus écrasant que l'impôt royal n'était pas prélevé sur les propriétés mais acquitté par le budget municipal. La perception en incombait à des fermiers, haïs de la plèbe marseillaise. Autre calamité, l'accaparement du blé importé pour l'alimentation locale. Ainsi un petit nombre de négociants – comme lors de la disette de 1773 – avaient-ils l'habitude de stocker les arrivages de grains afin de faire monter les prix¹⁷. De la fin du xvii^e siècle, qui avait vu l'hôtel de ville saccagé par la foule en 1697, en passant par les tumultes de 1709, 1720 et 1766, la protestation revenait de façon cyclique ; émeutes de la contrebande aussi, animées par les gens de mer ; ou grèves pour le salaire, comme celle des ouvriers de la chapellerie en 1785. En face de ce mécontentement chronique, le négoce affichait une bonne conscience imperturbable. Évoquant le régime fiscal en place, un mémoire intitulé « Commerce de Marseille », rédigé à la fin des années 1760, affirmait, impavide : « Il est vrai que, par cet arrangement, le pauvre paie comme le riche, mais le riche fait subsister le pauvre en lui procurant du travail, lorsqu'il est valide, et le paye à proportion de la cherté des vivres ;

et si ce pauvre est invalide, on pourvoit à sa subsistance par la charité des fidèles. »

La plèbe rendait à l'élite son mépris, les récits des voyageurs en témoignaient. En 1697, l'intendant Le Bret pouvait écrire des Provençaux : « Ils s'estiment au possible, arrogants plus qu'on ne peut dire. Ils n'ont point de respect pour leur seigneur ou pour ceux qui sont au-dessus d'eux. En divers temps, ils ont dignement tué ceux qui les commandaient et sont fort sujets par conséquent à la révolte. ¹⁸ » Traversant le pays dans les années 1780, Saussure dira de l'indigène : « Il faut l'aborder avec un air d'égalité et de franchise, qui ne sente ni la hauteur ni une politesse affectée. La hauteur le révolte et l'affectation au contraire lui inspire de la défiance. ¹⁹ » Ce sentiment égalitaire habitait les Provençaux à une aisance dans le contact, surprenant pour les gens du Nord tentés d'y voir, bien à tort, de la familiarité. Les Marseillais se distinguaient en la matière, comme le signalera François Mazuy : « En effet, l'homme du peuple, en général dans tout le Midi, et à Marseille principalement, est moins respectueux envers les grands que dans les provinces septentrionales de la France. Et la raison de cette différence se trouve, pour l'observateur, dans l'étude des antiques mœurs de ses habitants. ²⁰ » En 1784, le comte Moszynski pouvait écrire, dans son « Voyage en Provence d'un gentilhomme polonais » : « Le caractère marseillais est tout républicain et toujours prêt à se révolter à la moindre apparence d'atteinte à la liberté de la ville. ²¹ » Quelques années après, le Suisse Georg Frisch notera dans ses « Lettres sur la France du Midi » : « Les Marseillais forment une sorte de république. Ils établissent soigneusement une différence entre eux et les Français, que la plèbe locale regarde presque comme des esclaves. ²² »



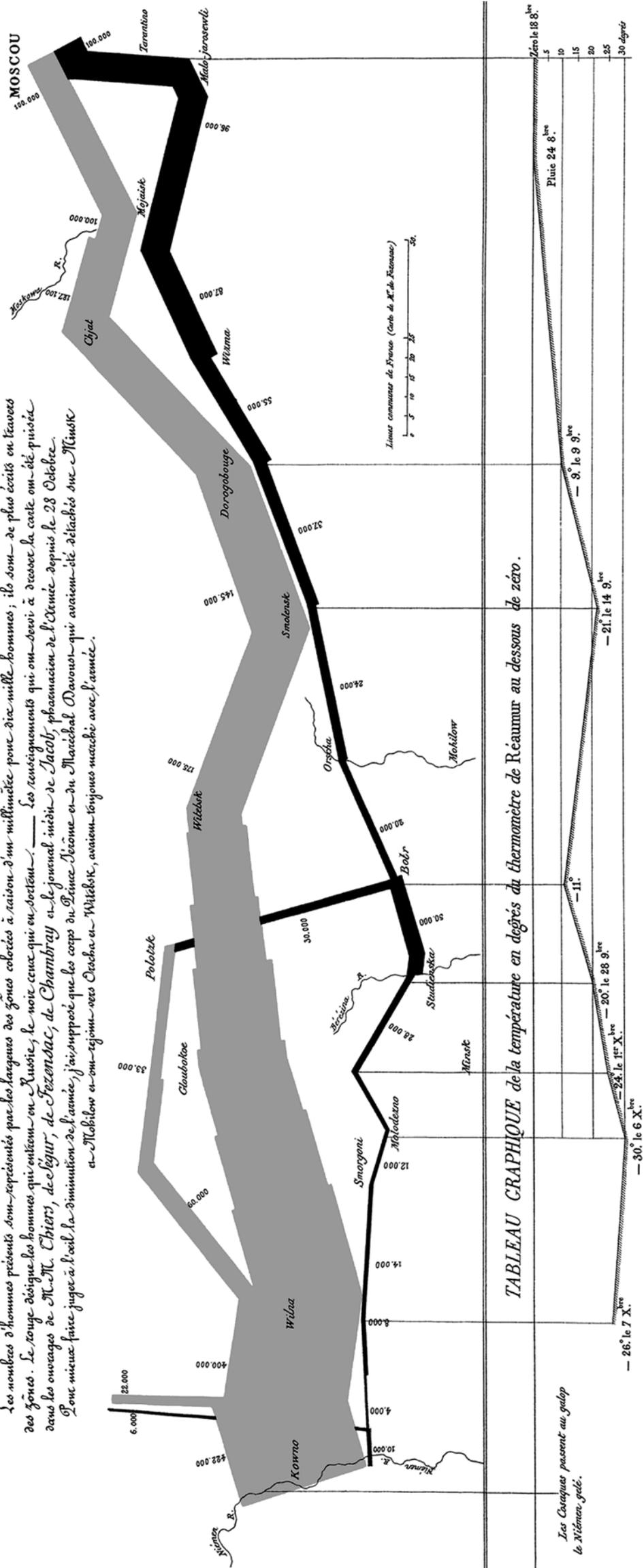


Carte Figurative des pertes successives en hommes de l'Armée Française dans la campagne de Russie 1812-1813.

Dessiné par M. Minard, Inspecteur Général des Ponts et Chaussées en retraite Paris, le 20 Novembre 1869.

Les nombres d'hommes présents sont représentés par les longueurs des zones colorées à raison d'un millimètre pour dix mille hommes; ils sont de plus écrits en travers des zones. Le rouge désigne les hommes qui entrent en Russie, le noir ceux qui en sortent. — Les renseignements qui ont servi à dresser la carte ont été puisés dans les ouvrages de M. M. Chiers, de Leguy, de Szendrac, de Chambray et le journal inédit de Jacob, pharmacien de l'Armée depuis le 28 Octobre.

Une nuance faite juger à l'œil la diminution de l'armée; j'ai supposé que les corps du Prince Ségneur et du Maréchal Davout qui avaient été détachés sur Minsk et Mabilow et qui rejoignent Orscha et Witebsk, avaient toujours marché avec l'armée.



Les Cosaques passent au galop le Niémen gelé.





c ' e s t d
a n s l a
l a n g u
e l e p l
u s s o u
v e n t u n
d e v i e
n t m o n
s i n o n
r i e n
c ' e s t d
a n s l a
l a n g u
e d e s t
r a j e t s
d e p o s s
e s s i o
n



CUI BORE!

ATE

A.R.C.
INFORMATIQUE

LE 7 BAR

MUSEUM
EN JUIN 2013,
UN MUSÉE ?
MISE À LA MÈRE ! ON NE SE RESTAURE BIEN !

DIATE

E - GRAVURES - CLES

A.R.C.
INFORMATIQUE



Spectateur ou regardeur ?

Dans un chapitre de *La démocratie en Amérique* consacré à l'association politique, Tocqueville raconte avoir constaté aux États-Unis que quand il se produit un accident quelconque sur la voie publique, les riverains, sans attendre qu'une autorité extérieure intervienne, s'organisent aussitôt d'eux-mêmes, arrêtent la circulation, apportent les secours nécessaires, délibèrent et décident en commun, formant ainsi une « assemblée improvisée ». Il suffit de comparer cette scène dont Tocqueville a fait l'emblème de la libre association, garante de liberté, à celle, bien connue, de la foule des badauds contemplant immobiles et en silence un accident tragique, pour mesurer la distance qui sépare le public du spectateur.

Sur cette base demandons-nous ce qu'est l'art « public ». Ce dernier se comprend de deux façons. D'un côté se trouve l'art destiné à une foule de spectateurs. On parle souvent, sans trop y penser, de *spectateur* dans ce domaine : par exemple *Le spectateur devant le tableau*, traduction très inexacte du sous-titre *Painting and Beholder in the Age of Diderot* de Michael Fried. Le terme convient-il ? Il ne le semble pas quand on considère les efforts faits ici et là pour le transfigurer. Le terme « spect'acteur », apparu récemment, se répand. Duchamp avait écrit en anglais dans « *The Creative Act* » (1957) que le *spectator* « met l'œuvre en contact avec le monde extérieur... et apporte ainsi sa contribution à l'acte créatif ». Lorsqu'on passe au français, on substitue à l'expression la phrase : « c'est le regardeur qui fait le tableau ». Ainsi composée, elle peut devenir célèbre.

Malgré ces perplexités, le mot « spectateur », qui revient sempiternellement, ne peut pourtant signifier autre chose que « celui qui assiste à une action sans intervenir ». Il est extérieur et passif, l'action lui apparaissant comme une scène dont il perçoit l'aspect général, telle une image. Ce qui le caractérise au mieux est sa réceptivité. Bien sûr, il se peut qu'il redevienne actif, ou qu'il le soit à d'autres égards, mais il cesse alors d'être spectateur, c'est-à-dire dominé par le visuel et sans influence sur ce qu'il voit. Le spectateur fait donc taire ses opinions, il se met entre parenthèses. Il laisse venir à lui l'image ou le spectacle dont il est, à des degrés divers, le voyeur. C'est la raison pour laquelle l'assemblée des spectateurs forme idéalement (ce n'est pas nécessairement ce qui se passe en fait) une foule. Comme les curieux contemplant l'accident de la route en espérant repaître leur œil avide d'excitation, leur être ensemble repose sur leur silence respectif. Le courant passe entre eux d'autant mieux qu'ils s'uniformisent. L'art public, au premier sens du terme, tire parti de cette attitude, voire la provoque. Schématiquement, il s'agit de l'art que le prince offre à son peuple — et ce via par exemple la commande publique, les financements publics, la sollicitude du gouvernant devenu pour l'occasion despote « éclairé », la reconnaissance officielle de tel artiste, la victoire d'un artiste lors d'une compétition régie par une commission soucieuse de plaire au plus grand nombre et de « faire des entrées », et cætera. Ce faisant il espère une réaction uniformément enthousiaste. Il espère par exemple que l'œuvre sera formatrice ou édifiante, qu'elle plaira à tous et, surtout, qu'en la voyant, le peuple spectateur qui fait cercle autour d'elle, verra en même temps son pouvoir et sa gloire. À travers l'œuvre-spectacle le pouvoir se rend visible. Il devient rétinien.

L'art public au second sens du terme est le seul dont on a besoin en démocratie. Tournant le dos à l'attitude spectatorielle, il produit le même genre d'effet que l'incident sur la chaussée dont Tocqueville fait le récit. Les individus qui se tournent vers cet art ne forment pas une foule de spectateurs mais un public de regardeurs et, plus largement, de visiteurs. Ces derniers sont fondamentalement actifs — ce sans quoi il serait en tout état de cause difficile d'imaginer une quelconque appréciation esthétique. L'expérience de l'art suppose de faire varier les points de vue et les usages de l'œuvre, d'aller et venir entre l'attention et l'observation, de laisser monter les idées et de les produire, d'entrer dans des comparaisons, de solliciter sa mémoire, ses facultés d'analyse et son imagination. Cela suppose aussi, Hume et Kant le faisaient déjà remarquer, d'échanger avec les autres, d'évaluer son opinion et de la soumettre à celle d'autrui, bref, de former une association avec eux. Une « communauté de goût » n'est pas une foule d'individus reliés par une même idée, mais un public actif formé d'individus dont l'expérience esthétique est en dialogue à égalité avec l'œuvre qui la provoque, avec eux-même et avec autrui. Ici « public » ne désigne plus l'instance qui donne de l'art (ou des spectacles) au peuple, mais le groupe de gens qu'une œuvre constitue progressivement autour d'elle. Les propriétés d'une œuvre fédératrice d'un public sont ses qualités publiques. Le public la fait exister autant que l'œuvre fait exister le public. Certaines n'ont ni cette virtualité, ni ce pouvoir. On les regarde puis on les oublie. On n'en parle à personne. Les impressions qu'elles suscitent n'ont aucune nouveauté ; elles sont trop ternes ou trop clinquantes. Parfois, ce sont les gens qui, faute par exemple de connaissance, de conditions matérielles correctes, de disponibilité, ne sont pas en état de percevoir quoi que ce soit. Dans ces cas, il n'y a pas de public.

Il semble donc qu'à l'inverse des relations spectatorielles, les relations réellement publiques soient plurielles, interactives, dynamiques, réciproques. Il faudrait alors distinguer concernant les œuvres deux manières d'être : la manière-spectacle qui réside dans l'exercice du pouvoir de montrer ou de ce « voir » par lequel l'existence d'une chose est assenée (habilement ou brutalement), et la manière-publique qui désigne un nœud d'actions combinées dont on trouve une forme analogue dans l'association libre des citoyens participant au gouvernement des affaires qui les concernent.

le docker noir





L'excès de pluie ou de chaleur toujours accompagné d'une forme de silence. *L'architecture intérieure. La partie la plus lasse du corps.* Il était convenu entre nous de traverser toute la ville en ligne droite — ainsi — depuis l'hôtel jusqu'à la mer.



OUI NOUS HABITONS VOS RUINES MAIS OUI NOUS HABITONS VOS RUINES MAIS OUI NOUS

*Je vais dire pourquoi je suis communiste. Il dit ne rien pouvoir. Il garde, lui, l'un des cinq, celui des bottes et de la bruyère, des fils de nylon, des bambous, son pas silencieux le long des ruisseaux. Il garde ce pas il reste à cette vitesse-là, il est assez lent, il passe entre les buissons et personne ne le voit. Il a touché les glaïeuls, les deux grands pots sur la nappe en dentelles avec au milieu le tabernacle. Quel est le sens vers lui, le père, de ces cris d'enfants, des cinq doigts de la main, et pour nous de cette peau si fine encore, si transparente, de ces traits si durs et si fragiles et si creux ? Pourquoi ? Et combien sommes-nous ? Mais cela ne compte pas, pourquoi moi et eux, pourquoi eux tranchant l'espace, trouant noir sur sable blanc (ou c'est un rêve), renversés en arrière. Que disent-ils ? Après la fraction de l'hostie en deux parties égales il en détachait un fragment, le trempait dans le calice, signait les deux autres parties à trois reprises en disant *le sang se répand sur son corps*, alors il laissait tomber le fragment dans le calice, alors et seulement alors, il ouvrait ses doigts et laissait tomber le fragment dans la coupe. Voilà, et « et ce sera pour moi comme une barque » (il disait que ce serait pour lui comme une barque, avec ses camarades et ses fleurs, tout un tas de brindilles au fond pour commencer le feu). **Samedi 14 avril** : descente en courant au Pont Lagorce ; au retour, sur le haut du chemin à droite, traversant en courant le grand pré, trois chevreuils. Ils s'arrêtent un instant puis disparaissent à l'intérieur du bois. Le capitalisme n'a qu'un seul contraire dont le nom historique est communisme. Les fouilles ont commencé et les ouvriers ont compris qu'il y a une ou deux églises sous l'église et beaucoup d'eau, plusieurs ruisseaux invisibles, des sources, elles coulent on ne les voit pas on ne les entend pas, elles coulent, c'est elles qui font le sol noir et glissant, c'est comme nous ; **dimanche 15 avril** : descente en courant au Pont Lagorce : au retour, sur le haut du chemin à droite, le pré, ses ruisseaux, et la ligne des arbres. Relu les premières pages d'*Aurélia*, enfoncement, perte progressive, à mesure que le bruit de l'eau s'imposait, continu, tout en bas de la pente. Elle coule en moi comme de la lumière ; une eau noire et lumineuse. *Le capitalisme n'a qu'un seul contraire. Combien sommes-nous ?* **Lundi 16 avril** : descente en courant au Pont Lagorce. Froid de plus en plus vif. Au loin derrière les arbres, chiens invisibles. **Mardi 17 avril** : descente en courant au Pont Lagorce. Les chiens se taisent ; c'est le bruit des arbres, un craquement discontinu : au retour, sur la dernière portion de route, un triangle de pierre. L'« opaque profond ». Traversée de l'opaque. Il me parle, il dit c'est un « triangle temporel ». Et ces mots presque effacés par la pluie : « une nappe en étoffe d'écorce battue, dans la nappe un caillou, les plumes d'un oiseau, un morceau de fougère. Roulée, fermée d'une cordelette et jetée à la rivière ». Il y avait aussi des gestes et d'autres mots pour que la pluie vienne, pour que soient lavées les feuilles et les choses, pour que les branches pourrissent, s'écrasent et disparaissent. Voilà pourquoi je suis communiste. *Oui ceci est un projectile, oui nous habitons vos ruines mais**

OUI CECI EST UN PROJECTILE OUI NOUS HABITONS VOS RUINES MAIS OUI CECI EST UN PROJECTILE

Yellowcake

TOWNS

Uranium
Mining
Communities
in the
American
West



MICHAEL A. AMUNDSON





En France,

la musique vocale étrangère fut longtemps chantée traduite. Mise à part la musique d'église en latin, on chantait en français toute la musique classique et moderne. Ce qui motivait cette traduction, c'était que l'auditeur comprenne le texte chanté (Bien entendu, dira-t-on, mais de nos jours...). C'était aussi pour que les chanteurs comprissent le texte et que les répétitions ne s'accompagnassent pas de séances de traduction, ne fussent pas gênées par les questions que peut poser la lecture du texte original. Cette compréhension semble singulièrement utile à la musique d'opéra. Quel peut être le sens d'un récit dont on n'a que le son des mots (même si ce son est original) et pas leur sens ? Ce problème, crucial à l'opéra, un lied composé sur un poème le pose aussi. Lors d'une lecture de Jackson Mac Low, Bernard Heidsieck venant de lire à son tour la traduction du poème lu qu'ils avaient faite ensemble, me répondait, après consultation de Mac Low, qu'ils s'étaient mis d'accord pour traduire *strawberry* par *cerise*, de façon à conserver l'articulation *eri*, au prix d'une approximation sur l'objet. Le sens restant dans la traduction étant *fruit rouge*, sans autre précision sur la nature de ce fruit, qu'il soit baie, drupe ou tomate.

J. Chailley (*La Musique et le signe*, n. 96 p. 138, Éd. d'Aujourd'hui) s'oppose à la nouvelle tendance qui consiste à chanter le texte original et dont l'adoption semble effectivement confirmée par l'emploi répandu des sur-titrages dans les salles de spectacle. Vraisemblablement établie vers 1960, cette nouvelle manière est motivée par la musique elle-même, le son, et s'est accrue avec l'apparition de la musique délibérément contemporaine. Que reste-t-il d'une musique si l'on en modifie le son ? Une autre musique ? C'est donc par souci d'intégrité des musiques que l'on chante en Allemand le *lied*, *Don Giovanni* en Italien, etc. On pourrait déduire une définition de la musique à partir de cette question : la musique est ce qui reste d'une musique si l'on en modifie le son. Franz Schubert, par exemple, ne s'est pas embarrassé de questions pour écrire un lied, *An Silivia*, sur la traduction allemande d'un poème de Shakespeare. C'est qu'il créait avec son lied une identité tout étrangère à sa source, toute musicale. Sur la version enregistrée par E. Scharzkopf en 1953, A. Tubeuf notait : « *La neuve haute-fidélité nous révélait, en transparence, une diction d'une pureté transcendante, des mots nus, qui parlent d'eux-mêmes [...]* »

Avant la deuxième guerre mondiale, les choses allaient autrement. À l'époque de leur création, chanter les *Noces* en Russe était une chose incompréhensible, et non seulement au sens linguistique, mais encore au sens dit artistique. Boulez les enregistrait encore en français vers 1970. La musique vocale serait quelque chose idéale pour qui peut l'entendre dans une langue qu'il connaît. Par contre, toute autre écoute d'un chant le limite dans la langue et en modifie la portée — soit sur le plan du sens, soit sur celui de la musique.

C'est autour de la deuxième guerre mondiale que commence un nouveau régime des connaissances, basé sur l'identité. La vérité de chaque chose devenant contenue dans son origine. Dans l'alimentaire, ça commence par les vins d'Appellation d'Origine Contrôlée. Appellation que les producteurs de types se disputent désormais : Danois contre Grecs avec la *feta*. Il s'agit à terme de marquer tout produit par un *label*, selon les règles de l'étiquette. Cette dérive s'est taillée insidieusement la part du lion, entre 1980 et 2000, jusque dans la matière des produits, plus éloquente que toute étiquette. Et jusqu'à ce que l'on a nommé *traçabilité*.

Depuis le vin, cette production d'identités originales a envahi toute l'activité humaine. Le phénomène a dérivé de l'A.O.C. à l'appellation de plus en plus répandue des vins dits *de cépage*. Donner le nom d'un cépage à un vin signifie qu'il n'en comporte pas d'autre ; pratique rare, dans la viticulture traditionnelle, singulièrement pour les grands vins, auxquels on avait attribué des sortes de noms de famille. Le vin de cépage est soit typiquement récent, soit un cru traditionnel dont la spécificité gustative est justement identifiée dans la tradition par le cépage : blanc de blanc, tockay-pinot gris, pinot noir, etc. Sauf exception, comme en Alsace, les vins de cépage n'étaient pas les bons vins français. La référence du produit à son origine matérielle, plutôt que géographique, minorait sa qualité.

Cette appellation des vins *de cépage* fut induite par de nouveaux pays exportateurs de vin (Afrique du sud, Californie, Chili, Nouvelle-Zélande). Les vins de Bordeaux, de Bourgogne, de Jerez ou de Porto, les vins d'Italie et des côtes du Rhône, du Valais, du Rhin et de la Moselle, d'Alsace, du Jura, ou le Tockay hongrois, se réfèrent tous à un territoire limité. Le vin de

cépage au contraire étend la plantation de tel cépage n'importe où, pourvu que la vigne tolère le climat, et, dès lors, permet d'obtenir tel vin à tous ces endroits. À force de précision, l'identité se dessert.

Avec le vin de cépage, le nom ne porte plus sur la validité de l'origine territoriale des vins, mais sur celle matérielle de leur nature. Ce contrôle matériel garantit toujours plus en amont la production ; les Organismes Génétiquement Modifiés sont autant d'origines, génétiquement modifiées dans le sens de la garantie — ils assurent l'origine d'un produit, mais aussi l'origine de son germe, ses racines, son histoire, ses parents ou voisins, ses amours : tout. Telle est la cause des O.G.M. Par conséquent, c'est aussi la cause des produits dits *biologiques* : être de provenance certifiée. Le topo sur un bidon de boisson au riz et à l'amande nous l'assure : « *Dans votre quête d'authenticité et de sécurité, [la marque] choisit l'Agriculture biologique et sélectionne les ingrédients les plus purs possibles, les plus vrais [...]* » Sic.

Le vin est un produit élaboré. On peut retracer le détail (la vérité) de cette élaboration depuis plusieurs aspects : cépages, région de production, mode d'élevage, saveurs, etc. Mais nous en sommes arrivés à contrôler l'appellation d'origine du grain. Dans une boulangerie d'Aveyron, derrière le comptoir on voit une bouteille pleine de grains de blé. De ce grain qui a servi pour faire ce pain, qui a poussé sur le causse voisin — garanti.

On connaît ce scénario sinistre : une compagnie dépose des brevets sur un produit et en marque le nom d'un label. Dès lors les producteurs initiaux de cette denrée n'ont plus autorité de la cultiver. Quand c'était leur nourriture en propre et leur moyen subsistance. Ce n'est donc plus la farine ou la plante qui sont d'origine contrôlée, mais leur origine même, la semence, le nom et la valeur.

C'est une attention extraordinairement exagérée à la pureté, qui a ceci de curieux qu'elle vient tout droit du trafic. C'est une attention modélisée par la drogue et ses produits dont l'origine n'est jamais sûre, l'intégrité toujours douteuse, mêlée voire impure, le trafic excluant toute garantie, tout contrôle, toute validation — sinon *la parole* et *l'expérience*.

Ce qui est hors la loi trace ses contours. Le fait que la musique, dans la façon dont on veut bien la jouer, l'écouter (en langue étrangère), ne soit perçue comme entière que lorsqu'elle répond des données originales de son écriture (question de l'authenticité valant pour l'art en général), cela témoigne de l'inclination d'une époque devant cette loi de l'origine.

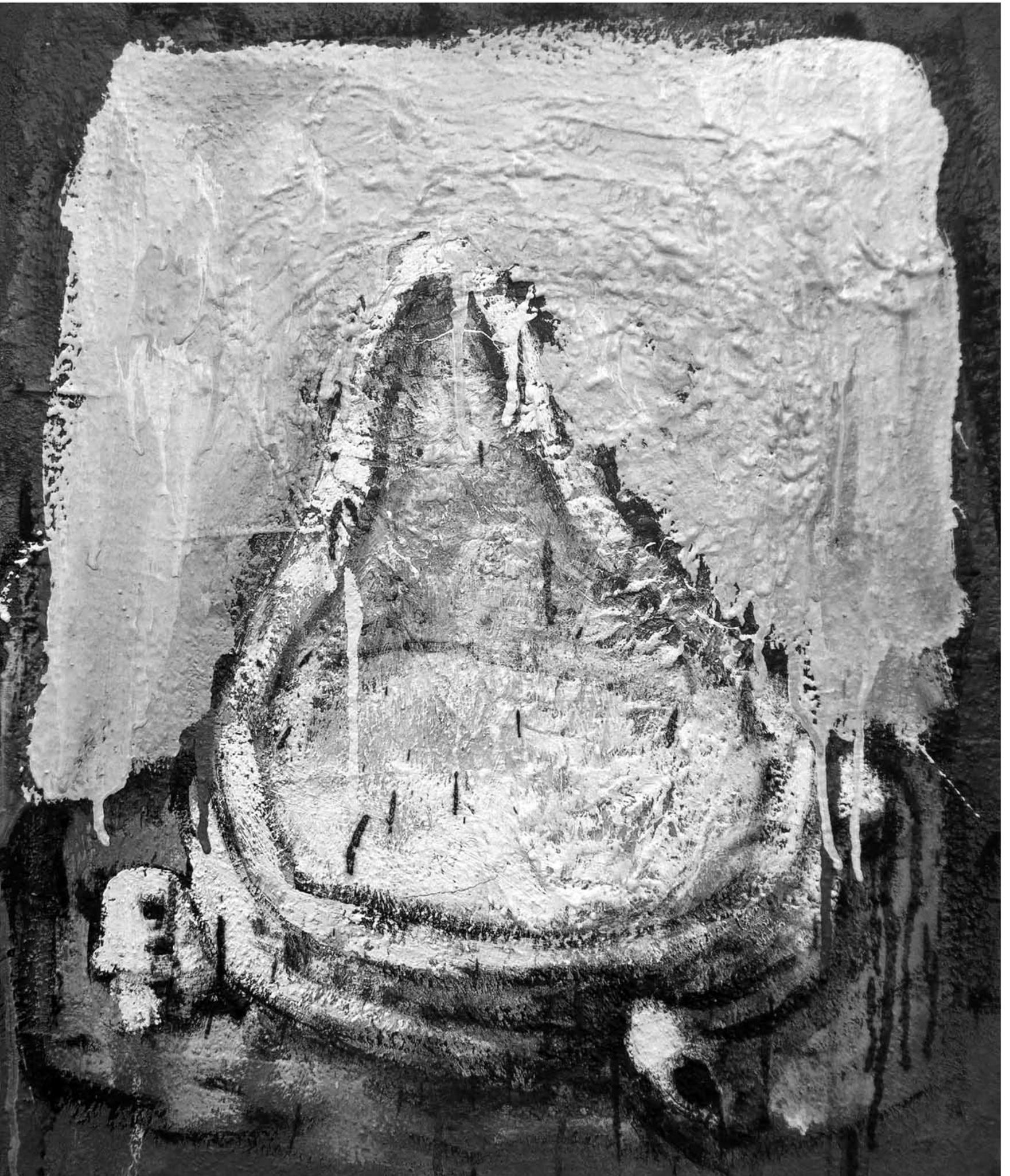
Si je peux raisonner que la musique jouée *sur instruments d'époque* (c'est-à-dire *d'origine*) n'en est pas plus ou moins musicale, est-ce que je trouve un air identique lorsqu'il est chanté dans une traduction ? Réciproquement, la version originale, espagnole, du succès de Diamas dont les paroles sont modifiées, demande une reconnaissance de l'air connu au travers de l'espagnol ou de dissocier la structure mélodique et l'ensemble musical, pour les raccorder ensuite.

On entend spontanément, ou chantonne, un air de musique sans les paroles, mais il faut par contre faire un petit effort pour entendre la musique d'un air dont on n'écouterait ou ne lirait que les paroles. C'est un effort d'attention semblable qui joue pour retrouver l'intégrité d'une musique lorsque ses paroles sont traduites. On intellectualise la mélodie, alors que fredonner un air nous livre à son tempo... La mélodie demeure, on voit sa puissance : l'air, chose si simple, reste identifiable à son allure.

Ce changement d'aspect d'une musique et l'intérêt pour la version originale ont sûrement été amplifiés par l'écoute de la musique *enregistrée*, qui met à notre disposition les documents nécessaires pour une traduction a posteriori, pour l'écoute réitérée qui s'impose alors.

L'enregistrement modifie l'intimité de nos rapports à la musique. Avant le disque, il fallait jouer ou faire jouer, c'est-à-dire, à moins d'être doué : travailler, acheter. Avec le disque, la somme de travail et le montant du prix à payer ont considérablement baissé. Pour ce qui est de jouer soi-même, le disque permet presque l'intimité obtenue avant lui. Mais ce *presque* fait que c'est incomparable. On ne construit pas le même sens, ni n'emploie la même force. Entre jouer et faire jouer : où est-on ?

Le disque offre une écoute réitérée pour soi seul d'un morceau *identique*. La question de l'authenticité en art s'y rejoue (levée par W. Benjamin dans son essai fameux). Un morceau sur disque peut être original à chaque fois qu'on l'écoute, et il l'est, le devient, le redevient. Chaque fois le même, au point que l'écouter dans un endroit différent de son lieu habituel d'écoute puisse le changer, y modifier un trait d'originalité par rapport à l'intimité que l'on entretient avec. Alors que le morceau ne change pas.



iers

ue

ernet

doo



Memoir sur la Ville de Marseille

Il ny a rien de plus Bray que la Ville de Marseille
et son Commerce sont dans le dernier desordre
que cela demande. En prompt et assure rinde
La Source de tous Ces maux. Vient des abus
de l'Hostel de Ville qui est tres mal administree
Le Conseil de Ville n'estam presque Compose
que de tout Ce qui y a de gens de Rebu apres
en avoir eloigne les honnestes gens.

Trois hommes de Ce Caractere. Le Gouverneur
Despotiquement. Ils Ce sont Emparez des deniers
publics quils distribuent dans tous les Endroits
Corruptibles aux dependrs de leur patrie. Et
Saturum par les Vne. Vne protection Contre
le Bien public, tout le monde Crie et Geint
de leur opression qui a Aliene les Espris, tous
les honnestes gens, diem quils sont abandonnez
a L'Injustice et a l'avidite de Ces trois
homme, lesquels Mettent tout en desordre,

Les Choses sont sy outrec, qu'on ne reconnoit
plus dans l'Hostel de Ville ny l'Intendant
ny le gouverneur et Signier,

Ms Reverses Impunement les Reglemens
de la majeste on pourroit avancer sy un tres
grand Nombre de faits on se Contentera

pourtant de Reporter quelques Uns qui sont
Comme les Canaux des autres Abus,
Les Sermes de la Communante ne sont plus
portees a leur Juste ~~Point~~ Les memes personnes
entrent dans l'Interes sous des noms Emprunter
avec Les Sermiers,

Ms sont tout sans Consulter l'Intendant
Et decident souverainement Jusques a des faits
de guerre quils executent meme sans que le
gouverneur y soit Veu ny entendu,

Ms auoient abolly de leur Chef le Roy de
la Butte Estably de tous temps et qui domoit
un mouvement au peuple pour se dresser
a tirer du fusil,

L'Hostel de Ville est presentement un lieu
ou lon ne s'occupe presque plus que prendre
du Caffe et du tabac,

Les Eschevins Revoient dans Cete Situation
avec Ce air peu convenable a leur Caractere
Les habitans et les Etrangers Ce qui N'impose
pas en Pauvre de Cete Ville a l'egard
des Etrangers et les rendron son Meprisables
au public, s'ils ne le toient deja Dailleurs,

La Police y est abandonnee. Ms eubem
eux mesme dans les Boutes bandes. On

Avions. Palmiers. Les cages.

Le vent plus ou moins permanent oriente l'eau de l'étang censée être stagnante, et l'eau suit la poussée du vent, et l'eau défile, de gauche à droite, très vite, comme un fleuve, un torrent de gauche à droite, au lieu de demeurer immobile ou de faire des vagues ; très vite, un bandeau défilant de bleu uni

Je me tiens dans l'encadrement de la porte-fenêtre, à moitié dedans à moitié dehors, avions 1 palmiers 3 bruit d'hélicoptères sillages étang gauche => droite, je regarde l'étang, le sol derrière moi est de lino noir, pailleté, le sol devant une bande de béton claire, striée, jamais finie, réouverte à plusieurs reprises, à niveau avec l'intérieur du bâtiment, menant aux terrains et au grillage ; il y a plusieurs terrains devant l'encadrement de la porte-fenêtre et devant l'étang où l'eau fuse de gauche à droite, des terrains alignés aux dimensions égales ; à gauche, un carré de sable fin est un jeu de boules lyonnaises ; vestes noires, les visages s'abîment dans une contemplation concernant l'autre bord du terrain où les boules heurtent le sable, ralentissent autour de la bille de bois qui est le centre et définit les positions ; un des joueurs tient une baguette en main, s'approche, prend la mesure, une nouvelle boule approche, la constellation change ; à gauche deuxième terrain, deuxième jeu de boules encadré de grillages, blancs, fermé côté étang par une baraque comportant la mention *L'Entente Bouliste* ; à droite, un terrain multisports goudronné gris souris est plus pâle que le sable cette fin d'après-midi, presque beige, ou châtaigne ; je suis dans l'ombre, le terrain est dans l'ombre, balayé d'arcs-de-cercle colorés dont d'ici je ne vois pas la structure générale, mais seulement le beige et des lignes, du jaune, du blanc, rouge, arc-de-cercle ; les cages polyvalentes (football, hand-ball) sont surmontées d'un panneau de basket-ball blanc ; les tubulures des cages, carrées, sont de couleur orange et se prolongent en un triangle aplati au sommet duquel vient s'arrimer une tubulure de même orange, mais verticale, où s'arrime une autre poutre du même orange en diagonale, où vient se boulonner le panier proéminent ; fond blanc, carré noir de la mire et cercle rouge ; je rentre

J'ouvre la porte ; buzz électrique avion sourd palmiers fades étang ciel écrasés, le panier-cage du multisports un quadrupède orange au visage plat blanc écrasé, une girafe écrasée orange ; jamais finalisée peut-être parce qu'elle est à l'arrière du bâtiment, la bande de béton claire est ouverte, puis refermée, réouverte, dallée, redécoupée ; c'est un terrain instable, la terre s'installe mélangée à de la poussière au niveau du muret, et entre le crépi et le béton/goudron/la dalle, des plantes poussent, et le temps se dépose

J'ouvre la porte souffle palmiers brassés, bousculés élastiques, aucun avion la porte claque ; le vent violent balaie la dalle, les feuilles mortes se superposent contre le grillage, proprement entassées et par la seule force du vent ; quelque chose passe sous moi une canalisation, sous les portes-fenêtres et le lino noir, pailleté, la travée de ciment plus blanche couvrant la canalisation, hâtivement refermée, va de l'encadrement de la porte jusqu'au dallage ; avions 0 palmiers 3 hélicoptères non, simplement le bruit d'une aération en marche, pas de sillage, du blanc, légère odeur industrielle ; maintenant l'eau derrière les terrains

grillagés fait des petites vagues, de petits v v v, plutôt vers la gauche à gauche, et plutôt vers la droite à droite, comme si un centre discret s'était positionné dans l'eau face à l'encadrement de la porte-fenêtre, une distribution symétrique des petites vagues, en relation au lieu d'où je regarde ; un enfant crie aigu sur le multisports, il chante « je suis dégaîne », je ne comprends pas, j'entends « je suis Dōgen », je rentre

Grand soleil et j'ouvre la porte la lumière excessive le bruit du vent ; le ballon de cuir bleu a des hexagones rouges et argent, l'extrême vitesse et la fluctuation permanente de ses rotations sont soulignées par les couleurs tranchantes, il est loisible de le suivre des yeux quelques secondes ; de l'autre côté du muret, dans l'enclos du terrain de sable fin, passe un tuyau noir ; une très mince fuite d'eau est restée à gicler plusieurs jours au printemps en vaporisation, plusieurs semaines (en forçant un peu on pouvait l'entendre), et de l'herbe très verte, très fraîche a envahi tout l'angle de sable fin ; les cris de filles des garçons-hommes virils sur le terrain châtaigne informent leurs silhouettes de polyuréthane, s'écrasent avec le vent et flappent contre les jambes ; les cris envahissent les divers terrains, résonnent ; les après-midi les terrains résonnent ; tout à fait à gauche le troisième terrain *L'Entente Bouliste* semble vieillir encore (âgés déjà) ses occupants ; le terrain de *L'Entente B.* est décaissé ; enfoncé dans la terre, vient se loger plus bas que les deux autres

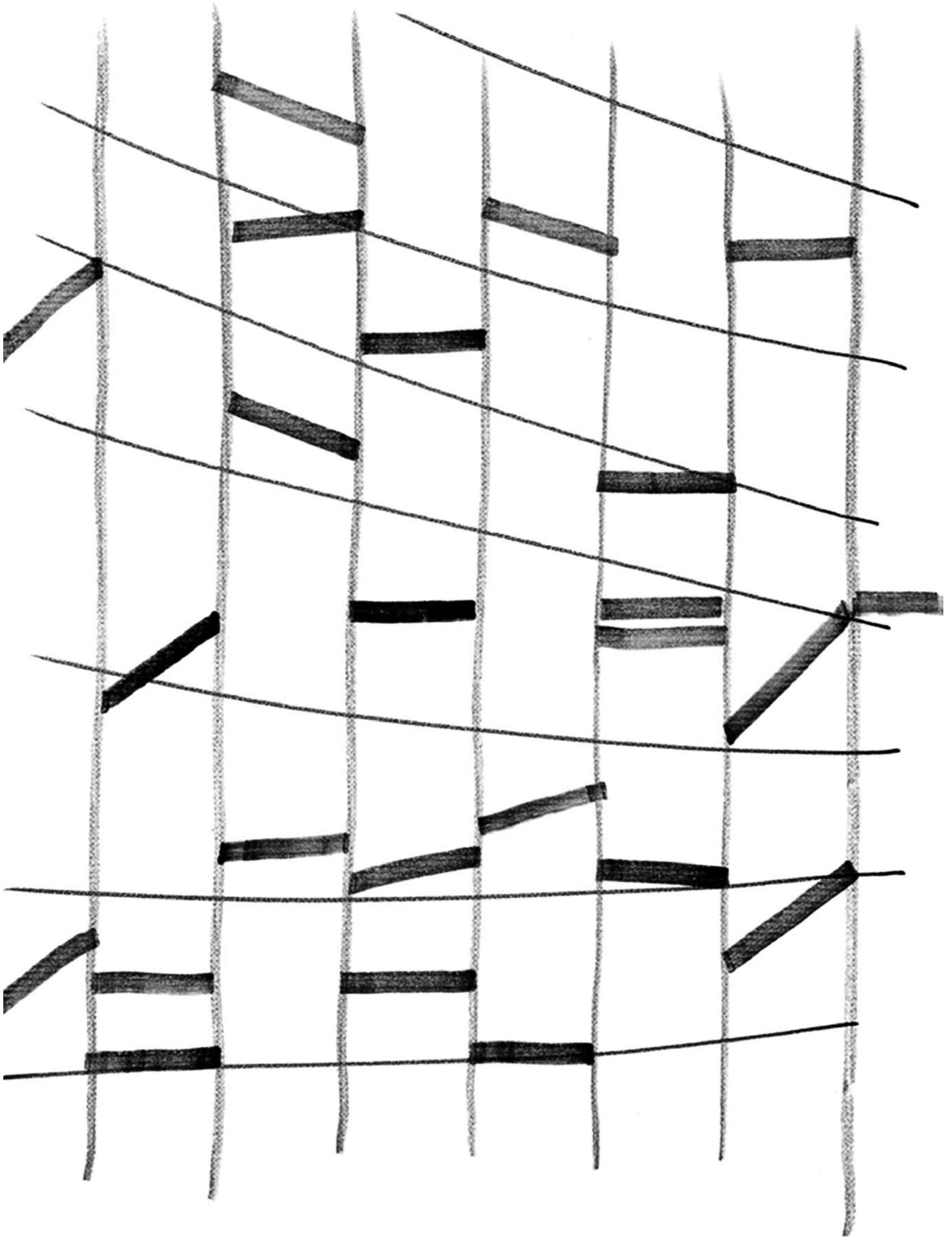
Mousse bruitiste relationnelle sur le terrain de sable : les deux générations entrent en contact, elles portent le même genre de vêtements américano-asiatique et parfois jouent ensemble, se forment comme maintenant, s'entraînent à l'aide de plots blanc et orange dans une ambiance à vrai dire familiale, avions 3 palmiers exposés sillages défaits un pin en contre-jour, écoulement d'eau, des rires et le polyuréthane

Bruit de ciel bleu pas encore ni rien ni personne ; il n'y a pas de porte d'un terrain à l'autre, le *Club House* au fond de *L'Entente* est dos à l'étang et voile l'arc-de-cercle que fait l'étang et les petites vagues, le balayage, et une large part de l'étang à gauche, et souvent la radio se déverse sur le terrain qui reste vide comme maintenant

Joueurs 6, 7 un palmier dépasse ; je me tiens dans l'encadrement de la porte-fenêtre, l'herbe fraîche-verte a envahi tout le bord du terrain central, le sable fin : une ligne dispersée le long du grillage du multisports ; si bien qu'une lisière d'herbe fraîche-verte dessine une transition luisante entre carré de sable, grillage et rectangle châtaigne du multisports ; le vert frais luit, le sable fin

Dans le cours de la description, les éléments du monde tendent à s'écraser en stéréotypes ; ils deviennent le décor inessentiel, une alcôve pour des personnages inoubliables ou pour des hauts faits aux couleurs violentes, un support à disposition pour les perturbations sonores et pour la météo qui, quoiqu'on en dira, reste en définitive quelque chose de tragique ; pour des explications, des retours, des détails ; sur les terrains, aucun personnage : des corps en mouvement, tension, mouvement, tension ; en relâchement





Autruches de l'Exposition Coloniale

E. L. D.

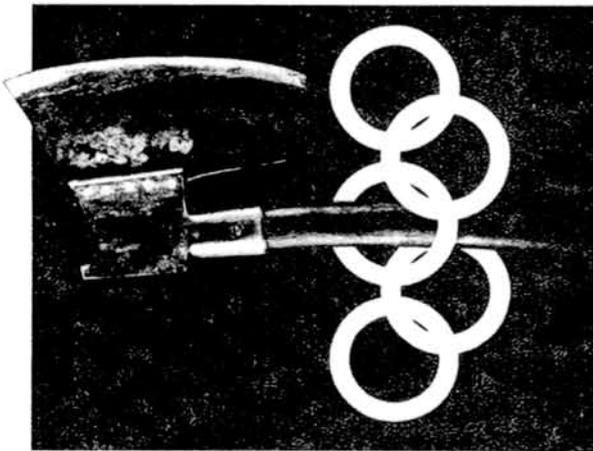




TAIS TOIJA LOUX



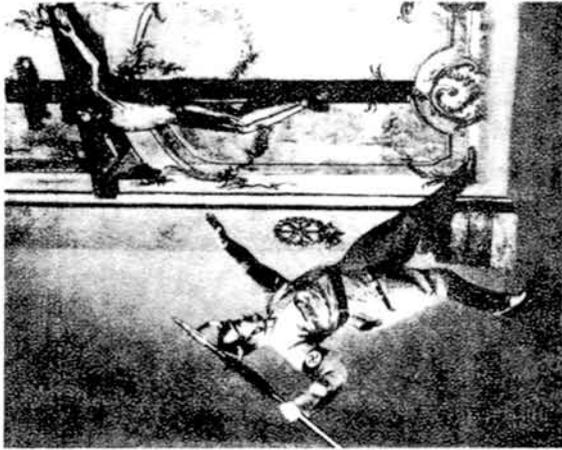
PROGRAMM DER OLYMPIADE BERLIN 1936



BERLIN RUFT ZUR OLYMPIADE



FECHTEN



WECHSELREITEN



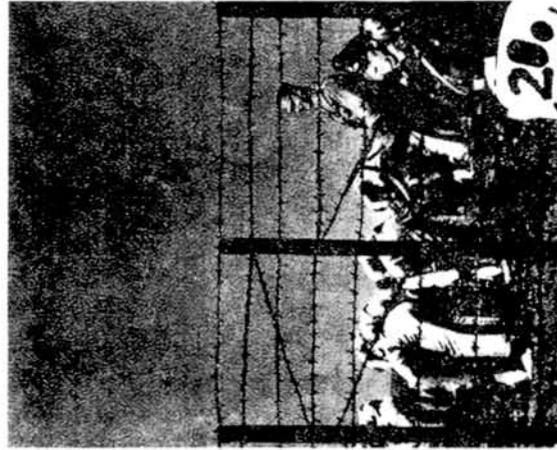
BEISCHWINGEN



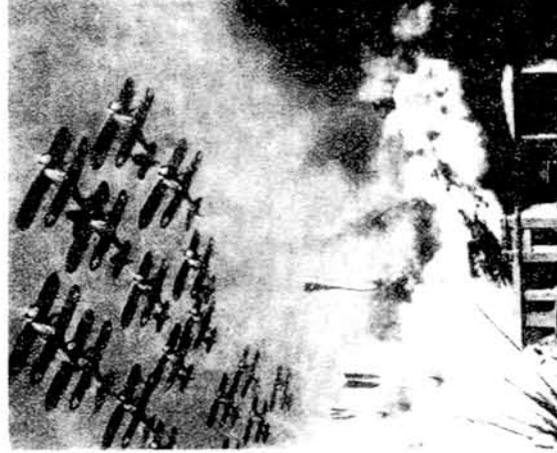
BERLIN RUFT ZUR OLYMPIADE



WECHSELREITEN



BEISCHWINGEN



SEILZIEHEN

A/BRECHTD.:

DIES IST EIN ASPEKT MEINER
KONSTLERISCHEN ARBEIT!
WHAT'S MY ART-WORK?
WHAT'S YOURS?

20. flug/

BLATT
zeitung

ABSCHLIESSEND GRANDIOSES SCHLACHTENFEUERWERK

[200]

ENTWURF: JOHN HEARTFIELD

— JE VOUDRAIS VOUS DIRE, JE SAIS QUE JE DEVRAIS PAS EN PARLER (PASSAGE DE QUATRE SECONDES INAUDIBLE)... JE N'AI SUBI QUE QUELQUES PETITES CONSÉQUENCES, MAIS AVEC PLAISIR ET DÉLECTATION, MÊME DES ARTICLES. JE SOUHAITE VITE QUE CETTE AFFAIRE SOIT INSTRUITE PAR LA JUSTICE, QU'ELLE AILLE JUSQU'AU BOUT ET ON VERRA QUI EST RESPONSABLE DE QUOI. PARCE QUE MOI, JE SAIS BEAUCOUP DE CHOSES, JE SAIS QUI EST À LA MANŒUVRE, ET ON AURA DE GRANDES SURPRISES. CETTE AFFAIRE A ÉTÉ MENÉE À 70% PAR LA DROITE, MUSELIER EN TÊTE, 30% PAR LES SOCIALISTES, DONT DEUX PARTICULIÈREMENT. JE SAIS TOUT, Y COMPRIS CE QUI S'EST PASSÉ À LA COMMISSION D'APPEL D'OFFRES DANS LES DÉTAILS, TOUT. ON N'A JAMAIS VU ÇA, QUE DES MEMBRES DE LA COMMISSION D'APPEL D'OFFRES PARTENT AVEC DES DOSSIERS. JE SAIS TOUT.

DONC, VOUS ME VOYEZ TRÈS SEREIN. MAIS ATTENTION, UN JOUR, PARCE QUE C'EST NORMAL QUE JE PARLE UN JOUR, LORSQUE LA JUSTICE SERA PASSÉE PAR LÀ, ET QUE JE DISE VRAIMENT EN CITANT LES NOMS, ET SURTOUT, COMMENT POURRAIS-JE DIRE, ON M'A PAS DIT « J'APPRENDS QUE » OU « ON M'A DIT QUE UNTEL », LA RUMEUR. MOI, J'APPORTERAI LES PREUVES DE A À Z, LES TÉLÉPHONES, LES SMS, TOUT, TOUT, TOUT. LES ÉCHANGES, LES RENCONTRES AVEC LES UNS, AVEC LES AUTRES. QUE DE SURPRISES. LES RENCONTRES AVEC LES JOURNALISTES, LES ARTICLES, COMMENT ILS ONT ÉTÉ CONTACTÉS, SUR INTERNET, SUR LES SITES QUE JE VOUS AI INDIQUÉS. LÀ VOUS AUREZ DE GRANDES SURPRISES. ET TOUT DE SUITE, PAS LA RUMEUR. DES VÉRITÉS. ET LÀ, IL VA Y AVOIR DES GROSSES GOUTTES, QUE LE VIEUX-PORT RISQUE DE DÉBORDER. PARCE QU'IL Y AURA UNE RÉALITÉ, ET EN DISANT EN JURANT LES GRANDS DIEUX QU'UNTEL OU UNTEL N'EST PAS CONCERNÉ, PUISQUE MOI JE CITERAI DES NOMS ET JE SUIS PRÊT, SI JE MENS, À CE QU'ILS AILLENT PORTER PLAINTÉ CONTRE MOI, PARCE QUE J'AURAI CITÉ DES NOMS, EN DIFFAMATION. MIEUX QUE ÇA, JE PEUX PAS DIRE, HEIN ? VOILÀ.

DONC, CETTE AFFAIRE, QU'ELLE SOIT INSTRUITE PAR LA JUSTICE. MOI JE VEUX QUE LA JUSTICE FASSE SON TRAVAIL, QU'ELLE AILLE JUSQU'AU BOUT. APRÈS, ON VERRA QUI EST DERRIÈRE TOUT ÇA.

— MAIS SI TU PERMETS LÀ-DESSUS JE VEUX DIRE UN MOT, PARCE QU'IL Y A UNE FAÇON DE FAIRE, MOI, QUI M'ÉTONNE UN PEU. SI AUJOURD'HUI TU AS DES ÉLÉMENTS DE LA NATURE DONT TU PARLES, POURQUOI JETER LA SUSPICION SUR TOUT LE MONDE ? DIS LES CHOSES !

— JE JETTE PAS...

— ATTENDS, LAISSE-MOI TERMINER. NON, NE ME DIS PAS « TU, TOI, ÇA, MACHIN », C'ÉTAIT ÉCRIT DANS LE JOURNAL. C'EST TOI QUI L'AS DIT DANS LE NOUVEL OBSERVATEUR. TU AS DIT QUE C'ÉTAIT MOI QUI AVAIS DONNÉ JE NE SAIS QUOI À QUI. DONC, MOI JE PRÉFÈRE ÊTRE CLAIR AVEC TOI, TU VOIS. SI TU AS DES ÉLÉMENTS, S'IL TE PLAÎT, METS-LES SUR LA TABLE. PARCE QUE METTRE TOUT LE MONDE DANS LE MÊME SAC, JE NE SAIS PAS SI TU PARLES DE QUI OU DE QUOI, MAIS CE SERAIT MIEUX QU'ON SACHE, TU VOIS, PARCE QUE MOI, LA COMMISSION DES MARCHÉS, JE N'Y SUIS PAS, JE NE SAIS PAS DE QUOI TU PARLES. IL ME SEMBLE QUE POUR NOTRE INTÉRÊT À TOUS, POUR QU'IL N'Y AIT PAS D'AMBIGUITÉS ENTRE NOUS, C'EST QUAND MÊME LA MEILLEURE FAÇON DE FAIRE.

— OUI, TU AS RAISON, C'EST LORSQU'ON INTERVIENT ET QU'IL Y A UNE AMBIGUITÉ LÀ, ET QUE PEUT-ÊTRE ON SE SENT CONCERNÉ...

— NON, C'EST ÉCRIT DANS LE NOUVEL OBSERVATEUR, DONC TU ME DIS PAS QUE. TU ME RESPECTES !

— CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS, J'AURAI L'OCCASION, NOUS AURONS L'OCCASION, LORSQUE LA JUSTICE SERA PASSÉE, D'INTERVENIR, D'EXPLIQUER, ET TOUT LE MONDE SAURA LA VÉRITÉ, LÀ-DEDANS DANS CETTE AFFAIRE. JE PENSE QUE CERTAINS SONT UN PEU AU COURANT, À COMMENCER PAR CE QUI S'EST PASSÉ DANS LE POINT. ET JE N'EN DIRAI PAS PLUS QUE JE N'EN CONNAIS...

— C'EST DOMMAGE, C'EST DOMMAGE...

— C'EST UN DOSSIER QUI EST ENTRE LES MAINS DE LA JUSTICE. QUE LA JUSTICE FASSE SON TRAVAIL, AILLE JUSQU'AU BOUT DE LA VÉRITÉ, NOUS DEVONS FAIRE CONFIANCE À LA JUSTICE DE NOTRE PAYS.

— ENFIN C'EST QUAND MÊME DOMMAGE QUE CE QUE TU SAIS, TU NE LE DISES PAS. IL PARAÎT QUE TU AS DES PREUVES, QUE TU AS DES ÉCOUTES... FORMIDABLE !

— LES AVOCATS, LES AVOCATS... JE N'AI PLUS RIEN À DIRE. NOUS SOMMES DANS UN PAYS DE LIBERTÉ, J'AI DIT CE QUE JE PENSE. POINT BARRE. MAINTENANT J'AI FAIT MA DÉCLARATION GRÂCE À EUGÈNE QUI EST INTERVENU. JE NE DEVAIS PAS INTERVENIR. C'EST UN MOMENT DE BONHEUR D'ÊTRE INTERVENU ET QUE VOUS SOYEZ INFORMÉS SUR TOUT.

— MOI JE SUIS INFORMÉ SUR RIEN ! J'AI JUSTE ENTENDU QUE TU DIS DES CHOSES AUXQUELLES JE N'AI RIEN COMPRIS. ET JE REGRETTE QUE TU NE METTES PAS CE QUE TU AS DIT SUR LA TABLE, CAR ON SERAIT TOUS PLUS À L'AISE, TU VOIS...

— EH BEH LA JUSTICE...

— OUAIS LA JUSTICE...

(LA SUITE EST INAUDIBLE. DANS LE BROUHAHA DES GENS SE LÈVENT ALORS QUE LA RÉUNION EST TERMINÉE.)

J'irai
fumer
dans
l'isoloir





Il faut continuer, on ne peut pas tout laisser partir à vau-l'eau. Je veux dire, vous avez avalé tellement de couleuvres à *notre* sujet. Si ce n'était que de moi, je cesserais, mais non, impossible d'en rester là. Imaginez que je m'arrête. Tout ça pour ça ? Une jolie vie, bien empaquetée, exemplaire... ou pas ? Hors de question. Je suis là, dans la pénombre, silencieuse, fais quelques pas de long en large. Je tiens la baraque ? On peut le voir comme ça. D'accord mon visage est dans l'ombre, d'accord il fait froid, d'accord, d'accord. Comme vous êtes impatients. Ça en vaut la chandelle, croyez-moi.

Les faits ? Juste des attentats : aux biens, aux personnes. Entre mille et deux mille par an dans la botte italienne. Quelque cent mille sympathisants éparpillés dans tous le pays. Là-dessus, certes, à peine un dixième est à mettre au crédit de notre organisation, mais quand même : nous sommes là. Enfin, l'Italie devient intéressante : il était temps.

C'est nous, Brigades rouges — moi, Barbara Balzerani, qui faisons entrer le mouvement dans l'âge adulte, nous qui faisons le boulot, désormais. Les Allemands c'était autre chose : c'étaient les années 60. S'ils ont posé la thèse et coulé les fondations, c'est nous qui montons les murs, nous qui bâtissons, maintenant. Rome, Milan, Turin – 71, 72, 73.

Ici, point de guérilla façon RAF, non. Sur toutes les lèvres, un seul mot : guerre civile. On y est. C'est pour tout de suite, au coin de la rue, faites gaffe à vous. *Attenzione...* Notre sigle : une étoile cerclée, en dessous, nos initiales : BR. Les « Brigades » reprennent l'histoire là où la Fraction l'a laissée, la page se tourne. L'histoire des années 70 dans ce pays va s'écrire devant vous, en direct. Vous en avez, de la chance. Eh, camarades, il suffit d'une pièce de cent lires pour tracer à l'intérieur le sigle des BR ! C'est simple comme bonjour...

Comptez quatre colonnes « combattantes », les deux historiques de Milan et Turin, et deux plus récentes : Gênes et Rome. Chacune a son camp d'entraînement, dans des coins tranquilles : montagnes de l'arrière-pays, plaines reculées. Nous suivons un entraînement militaire, disons, non-conventionnel : on s'entraîne au tir dans des forêts, des carrières, des sous-sols. La sympathie que nous inspirons nous vaut de précieux renseignements, dans le milieu des entreprises, de la justice, des médias. Nous avons des taupes au cœur du système. Notre infrastructure, ce sont nos appartements ou « bases », nos dépôts d'armes, ainsi que les « prisons du peuple » où seront détenus les futurs otages. Notre force, c'est une discipline à toute épreuve, au sein d'une organisation cloisonnée, avec une circulation restreinte de l'information. L'ennemi, c'est cette nébuleuse qu'on nomme « État », bien entendu. Ce pays vit dans une situation de double pouvoir avec, derrière la vitrine parlementaire, un groupe de personnes « organisées » pour défendre leurs intérêts. En gros : la bourgeoisie néofasciste alliée à l'aristocratie industrielle, le tout acoquiné à des cercles ultra de militaires.

D'inévitable dans les années 70, l'affrontement est devenu nécessaire, notre raison d'être ? Du matin au soir nous ne respirons que cela.



PLAN RÉÉL

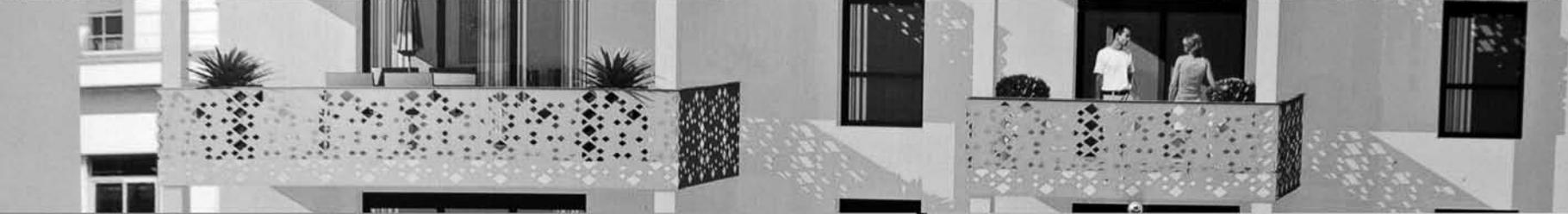
Le magazine des modernes

**“Il est motivé,
je veux l’engager
mais je n’ai pas
les moyens.”**



ea





Katidja est toucouleur. Son grand-père venait du Sénégal, son père est né au Mali et a vécu en Guinée. Son mari est arrivé en France, à Marseille, en 1976. Elle l'a rejoint en 1980. Elle est griotte. L'entretien a lieu chez elle, à Frais-Vallon.

Katidja — Bismillai – ça c'est nom de Dieu d'abord – parce que nous on est musulmans – tout ce qu'on fait on commence par le nom de Dieu – bon ce que vous voulez savoir – c'est pourquoi

— *C'est pour mieux connaître les gens*

Katidja — voilà – bon – pour nous les Africains qu'on est ici – les Bambara – que ce soit Sarakolé que ce soit Peul – je croyais c'est Dieu qui nous a envoyés ici – parce que – la terre – c'est les hommes qui l'a séparée la terre – sinon la terre – c'est la terre de Dieu – tu peux naître ici aujourd'hui – et demain tu se trouveras au Mali – ou bien au Sénégal – ça ça commence depuis à Ibrahim – vous vous dites Abraham – Abraham – là il était – il est né avec sa famille – Dieu il a dit il faut déplacer – allez-y à quelque part – on peut commencer vers là – jusqu'à présent – personne – il peut pas avoir le – origine – vous comprenez

— *C'est-à-dire*

Katidja — c'est-à-dire – nous on est des Maliens – mais aujourd'hui on est ici – on a des enfants qui sont nés ici – on a des enfants qui sont nés au Mali mais ils ont grandi ici – on ne sait pas – si ils sont mariés ici – avec ses enfants – et les enfants aussi ils font les enfants ici – il peut dire mon origine c'est Mali – mais il connaît où – il connaît que en France – voilà – donc – chaque personne que Dieu il t'a dit ta chance il est là – et tu vas quitter chez toi là-bas – allez-y chercher ta chance – Dieu il a dit – si vous êtes là aujourd'hui en France – si en France c'était difficile pour toi – tu n'as pas la chance là-bas – et déplacer – aller ailleurs

– cherche ta chance là-bas – ça soit Africains – ça soit les Français – ça soit n'importe quel – parce qu'on est tous l'image de Dieu – la terre c'est à Dieu – c'est nous qui l'a fait séparer – bon donc nous – qu'on est là aujourd'hui – Dieu il nous a donné – notre manger ici – on n'est pas né ici – moi je suis pas née ici – je peux dire je suis née en Guinée – mais mon père lui il est né en Mali – et son père – lui il est né à Sénégal – ça veut dire je t'ai dit on n'a pas de origine – fixée – mon père son père mon grand-père il est sénégalais – il est né là-bas – il s'est déplacé aller au Mali – fait sa famille là-bas – donc on l'a considéré comme un Malien – et moi je suis malien avec mon père mais mon père il peut dire bon je suis sénégalais – hein – bon – et mon père il est quitté au Sénégal – il est allé en Guinée – nous on est né là-bas – nous on peut dire nous on est guinéens – donc on n'a pas d'origine – la terre c'est la terre de Dieu – ce que y a ta chance Dieu il va t'envoyer là-bas – bon nous on est ici aujourd'hui – peut-être c'est Dieu qui nous a envoyé ici – c'est qu'on a de chance ici on va manger – bon – nos enfants qui sont nés ici – qui sont pas nés ici – qui sont grandis ici – ils connaissent que ici – ils peuvent dire moi je suis français – voilà – donc on est là en France – on est bien – mais on était pas mal aussi chez nous hein – on est fier de chez nous – on est fier de chez nous

— *Ah vous dites – on n'a pas d'origine – mais vous dites – on est fier de chez nous*

Katidja — oui parce que là que tu es né – par exemple là que tu es né et tu le connais – tu dis là c'est mon origine – ça veut dire je vais te dire simplement – une personne – là

que tu es là – c'est là que tu es quoi – le jour quand – nous aujourd'hui ici – même si les Français ils considèrent pas qu'on est français – on est là aujourd'hui – on sait pas on va rester ici jusqu'à l'autre vie – y a que Dieu il savait – peut-être demain on va retourner là qu'on était né – ça y a que Dieu qu'il savait – on peut décider quelque chose mais la décision définitive c'est à Dieu [.....] mon père il est de Nioro – mais il est quitté à Nioro il est parti en Guinée – un village ville qui s'appelle à Sigiri – moi je suis née là-bas

— *Il a quitté là-bas pour travailler*

Katidja — oui – pour travailler – chercher – comment vivre – comme par exemple y a des gens qui quittent en Guinée aller aussi au Mali – y a des gens qui quittent en Sénégal aller au Mali – y a des gens qui quittent au Mali aller au Sénégal – comme je vous dis là – voilà – bon – on n'est pas mal en France parce que la France – il a le respect avec les gens – ils ont de solidarité – avec les pauvres – par exemple – y a que Dieu qui est riche – mais Dieu aussi il a donné des richances – eh – voilà – mais les gens ils sont comme ça – comme l'escalier – vous comprenez – on peut jamais être derrière on est toujours au milieu – y a toujours plus bas y a toujours plus haut – donc – c'est pour ça je dis on est fier de chez nous – on n'a pas quitté là-bas – avec la honte – on n'a pas quitté là-bas avec on a fait des bêtises – on est quitté là-bas parce que on est venu chercher plus – le plus là – si Dieu il nous a donné là-bas – on est resté là-bas – mais si Dieu il a dit que – c'est là qu'on va trouver le plus – eh bin il nous a envoyés ici – c'est la volonté de Dieu – voilà

Aux écritures escarpées : j'ai appris à dormir, c'est tout. Mais « j'ai appris à dormir c'est tout » n'est pas une tendresse en série, dont le tueur en série jouirait en série. Je le dis toujours, il faut travailler - peu importe le final et le style. On apprend donc à dormir dès notre fœtus - qui peut pourtant affirmer qu'il a dormi pour la première fois ? S'il faut se rassembler dans cette forme, le sommeil animal me vient et j'ai toujours compris les codes qui l'annoncent. Peut-être l'ai-je seulement refusé, peut-être ai-je pris le code pour une insulte, car il y a mon éveil qui dicte : je dicte pour le somnambule qui a soif. Il croit décider. Or, ce que le sommeil range, le noir vivant clair, se croyant clair au bon mot lucide, le noir vivant le désordonne, enterre son bordel en plein jour - peut alors se plaindre au réveil suivant. Toi qui prends tes merdes pour des originalités, regarde le ronflement : c'est le sommeil qui n'a pas d'ambition. Sans ambition, le dormeur sait dormir sans l'heure ; pas de moyen, une position simple. Quelle pire torture que l'inexpérience de ça, serait une vie forcée avec compréhension d'un but que l'on assène - scène vécue au traversant insane du temps de pli. Et cætera aux morales. Et cætera aux éducations. Je parle d'un morceau terrestre dont je n'ai pas conscience. C'est souffrir une image, prendre un lait, recracher et se dire : le pire vaisseau de mon corps remonte jusqu'à mes oreilles et s'extirpe. Là, tes tempes battent ; hélas elles désignent un fléau de céphalée. À tout de même fléau capable de te faire avoir un rêve. Brièvement conditionné, le voilà à tout de moins rêve ou cauchemar qu'il arrive peu d'abandonner - c'est dernièrement, à ceux qui savent, une survie. Si tu te rappelles bien (et tu ne te rappelles de rien), tu te représentes une peau, de fines membranes t'entourant comme si tu étais quelque chose. Enfin, que faire de tous les cerveaux d'un poulpe ? Sers-toi déjà d'un doigt pour l'encre. Il ne t'arrive rien, extrait devenu de science. C'est destruction pour destruction, planètes qui organisent, observation des contre-ordres et dans l'ordre de quelques principes. C'est « commencement d'aucune vie » - ou pour qu'aucune vie ne commence à aucun moment précis. Il peut t'arriver tout et il peut t'arriver de le peindre, pour le perdre aussitôt.

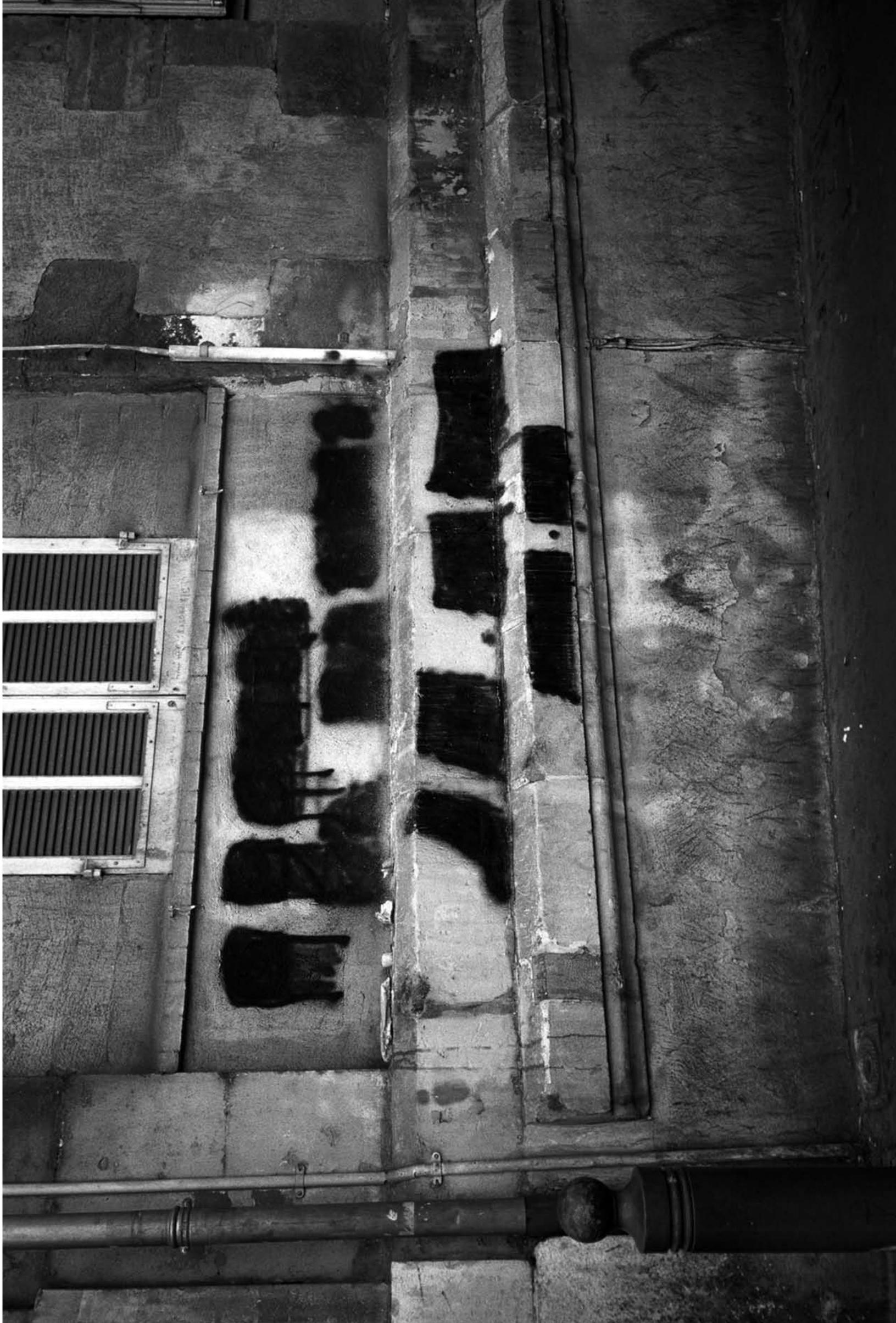


C'est peut-être vraiment Mao qui est arrivé !



- Non, c'est pas ça ! C'est juste son image.





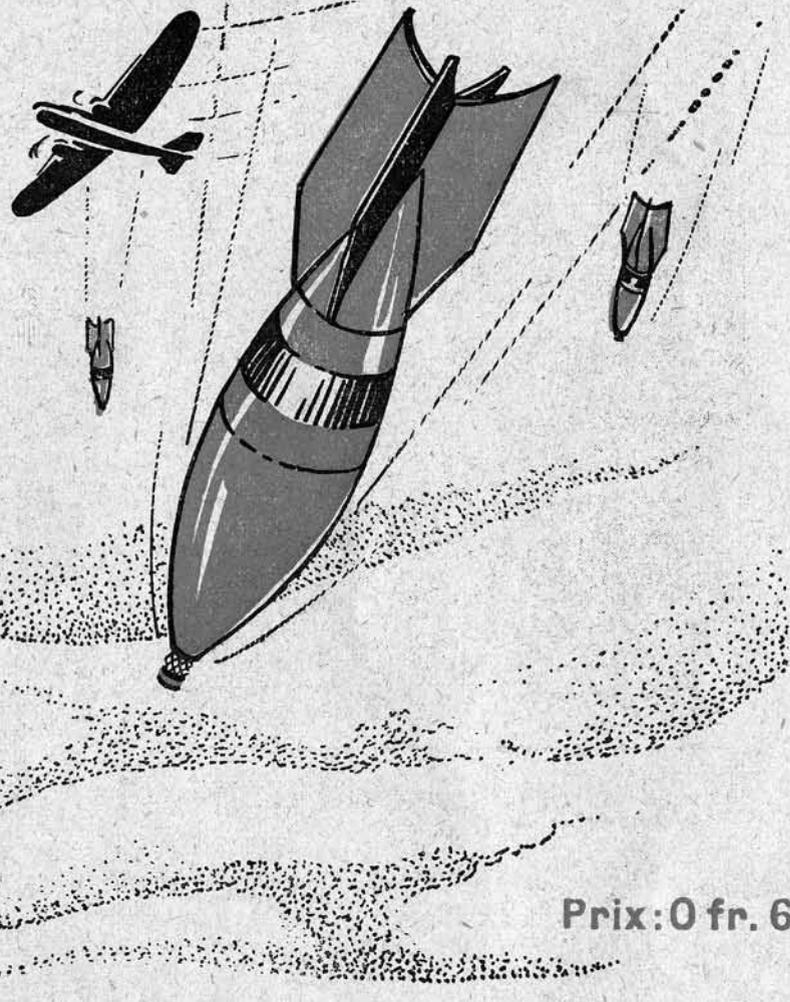


MARSEILLE



SOUS LES GAZ

RECOMMANDATIONS
OFFICIELLES
A LA
POPULATION
CIVILE



Prix: 0 fr. 60

AUX ADMINISTRATIONS MUNICIPALES incombe la charge de prévenir la population de l'imminence du danger, de mettre chaque fois que cela est possible des abris publics à la disposition des habitants, d'installer des postes de secours et d'organiser les services de secours, d'incendie et de désinfection.

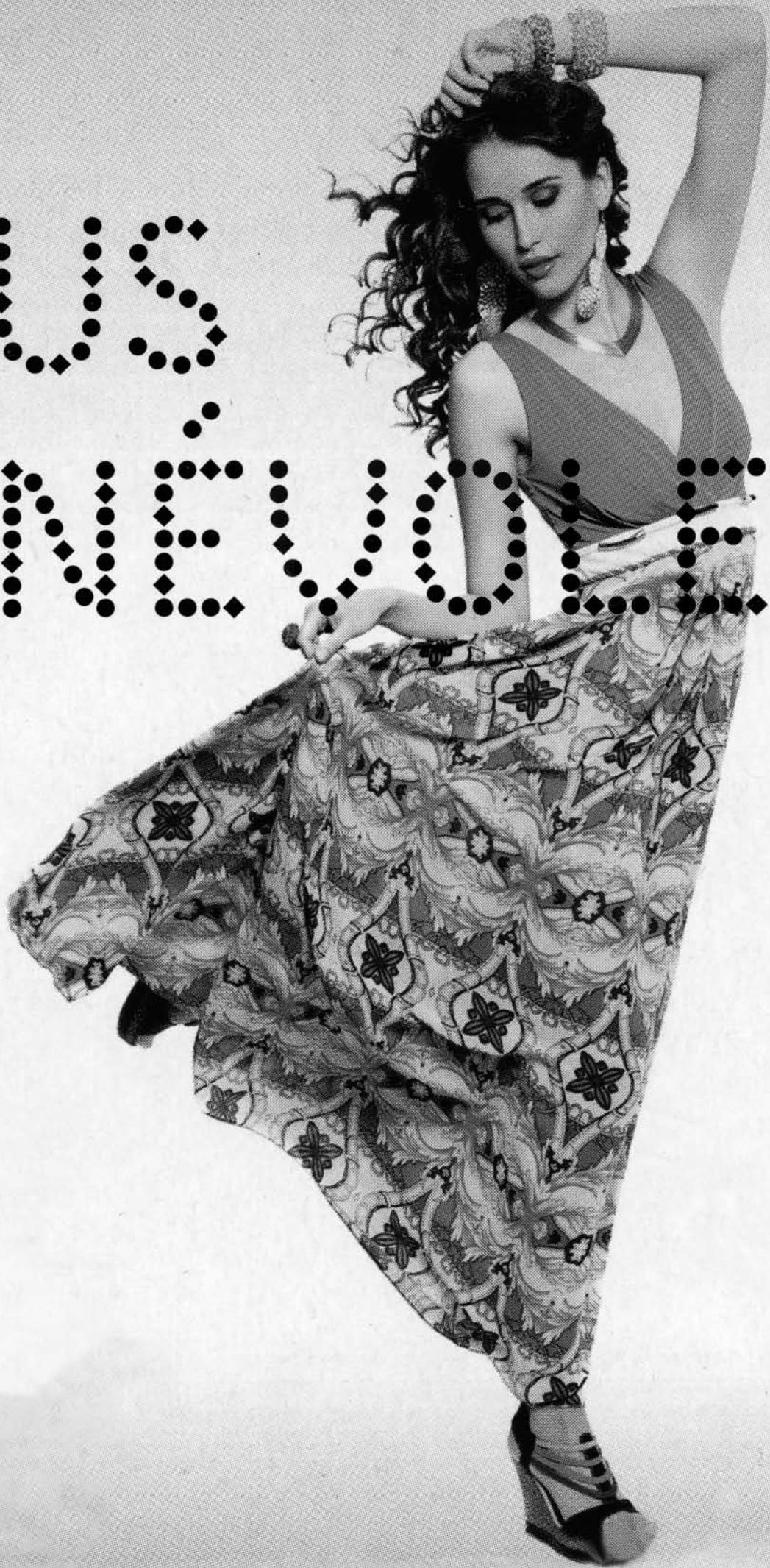
Il appartient à la POPULATION de se munir de masques et chacun doit rechercher à l'avance un abri à proximité de son domicile, de préférence un abri étanche aux gaz. (*Ordonnance officielle*).

PROTECTION CONTRE LES ATTAQUES AERIENNES



- Alors, il faut l'appeler, elle ?**
- Alors... ok pour 21 heures. Parce que c'était « Arrivée vers... », si c'était plus tôt et elle ressortait, ou alors, c'était « Arrivée vers 21 heures » et...
 - On a calé ?
 - Le mieux, c'est quand même de l'appeler. Je crois qu'il n'y a pas son adresse. « Je suis à Marseille au Panier, près du Vieux-Port ; j'ai un canapé deux personnes, dont un enfant ».
 - Non par contre, je ne vois pas...
 - Tu ne vois pas quoi ?
 - L'adresse.
 - Allez. Pour le stade, c'est bon ?
 - Il manque un numéro. Le numéro, c'est... Il faut arriver chez eux dès 7 heures.
 - On pourrait prendre une pizza aux rollmops.
 - Et à quelle heure c'était, la dame de 80 ans ?
 - À vingt heures, je crois, parce qu'elle voulait faire son ménage, elle voulait faire son ménage !
 - Ah, c'est elle !
 - Vous arrivez, vous êtes son but : de ranger sa maison.
 - Elle voulait renoncer.
 - Ah bon ? À cause de ça ?
 - Elle voulait bien vous recevoir.
 - Il faut qu'on trouve un truc en bas, parce que en haut, y a rien d'ouvert. On peut acheter des fruits pour une salade de fruits.
 - Elle s'appelle comment ?
 - Bon, moi je veux bien y aller, parce qu'on a rendez-vous.
 - Ils ont récupéré des places. Qui veut aller au match, alors ? Je ne pose pas la question de qui veut pas y aller, y a que trois places !
 - Moi je veux bien, je ne suis jamais allée à un match, et je n'irai sans doute jamais de ma vie.
 - De toute façon on a que trois places, on ne va pas dire maintenant qu'ils peuvent les garder. Il faudrait y aller. Après, tu as rendez-vous à 8 heures. C'est à 5 heures. Après tu peux rentrer tranquillement à la Plaine. À pied, c'est pas... Donc on est deux. Le ou la troisième ?
 - Moi je peux faire la troisième, mais s'il y a quelqu'un qui préfère, mais je peux faire la troisième.
 - Alors est-ce qu'il y a quelqu'un qui ne va pas au match et qui accepterait de prendre le tableau ? On le laisse dans l'église ?
 - Moi je pense que vous en prenez un chacun chez vous. Chez votre hôte, c'est parfait.
 - Vous allez être extrêmement bien reçus. C'est une femme de qualité. Qui a vraiment le sens de l'accueil.
- Vous amenez quelque chose de raffiné, hein ?
- De la feta ?
 - De raffiné !
 - Alors le troisième c'est qui ?
 - Qu'importe. Moi je me suis mise en option, je peux y aller, mais...
 - Par contre on peut y aller avec les caddies là-bas ? On ne va pas se faire jeter, si on y va avec les caddies ?
 - En plus tu es couleur locale, tu es habillée en bleu.
 - Nous, on va jamais rentrer avec nos caddies.
 - Bon, je vous laisse le book alors.
 - Je pense qu'il y a des consignes.
 - Il est 16h10.
 - Vous n'avez pas l'adresse, vous non plus ?
 - Place Notre-Dame-du-Mont. Je note.
 - Y a pas une consigne au stade ?
 - Il faut qu'on y aille.
 - Au stade, même avec un sac à dos...
 - Allez, c'est bon, on va les prendre. Tu viens avec nous ?
 - Ben on y va.
 - On y va. Allez le foot, on dégage !
 - Je pense qu'elle va arriver tard, et qu'on va se faire une petite soirée toutes les deux.
 - Elle est du côté de la Plaine, tu peux trouver des...
 - Allez ! Vive l'OM.
 - Trop puissant.
 - Ils vont gagner !
 - Et demain, c'est à quelle heure, le rendez-vous ?
 - 8 heures et demie.
 - On est pas en retard sur notre parcours, là ?
 - 11 heures ?
 - Demain on marche !
 - On vous appelle.
 - Non, non, non, non ! On s'appelle pas !
 - 10 heures ?
 - Dix heures ! Dix heures ici ! Allez, super.
 - Ouuuuu ! Soyez forts !
 - Alors, vous dites qu'on est en retard sur le parcours... On a encore trois jours quand même !
 - Mais attends, on ne peut pas marcher, là ? On peut marcher. On a encore du temps.
 - Pourquoi vous ne voulez pas vous donner rendez-vous ici demain ?
 - C'est bien de marcher maintenant. Comme ça, on avance un peu.
 - Y en a qui disent qu'on ne va pas y arriver.
 - Mais vous êtes fadates.
 - On va regarder. On a fait la moitié !
 - Tu rigoles, on n'a pas fait la moitié.
- On y arrivera jamais ! On a fait un quart !
- On a fait même pas un huitième ! On a rien fait !
 - Allez, dépile-toi, carte !
 - On a fait en une semaine ce que d'autres auraient fait en une demi-heure.
 - Esatement.
 - Moi hier, j'ai beaucoup marché, mais ce n'était pas sur la ligne. On a fait ça, ça, ça, ça ! Ah, on peut dire qu'on est presque à la moitié ! Oui, on a fait plus de la moitié !
 - Bon, ceci dit, nous on doit être à 18h30 tout en haut de la colline, donc il faut qu'on parte pas trop tard !
 - Ça marche !
 - Alors demain on fait une journée où on parle pas !
 - On ne parle pas jusqu'à 4 heures !
 - Je propose un rendez-vous à trois heures et demie !
 - On va rater nos nuits.
 - Si on ne parle pas demain, on y est demain soir !
 - Donc là, on est où ?
 - Le point d'arrivée étant là. Exactement. Et là, on est à l'Eglise.
 - Donc on a fait la moitié ?
 - Oui un peu plus de la moitié.
 - C'est bien !
 - Pas beaucoup plus ! Pas beaucoup plus !
 - Il reste trois jours. Deux jours et demie.
 - Mais on peut même arriver avant, hein.
 - Non, mais vous croyez qu'on va arriver en avance, vous ? On va pas y arriver du tout !
 - On va pas arriver, tu crois toi ? Non mais sérieux, demain on marche sans parler jusqu'à 4 heures !
 - On se fait 10h/4h.
 - Ça c'est bien, ça !
 - Donc il faut la bâillonner.
 - Elle a le droit de parler.
 - Du coup on va faire... je parie moi, que demain on fait...
 - La moitié du reste !
 - On fait ça demain !
 - Jardin zoologique des Cinq-Avenues. C'est le Parc Longchamp, ça ?
 - On se dit qu'on est à 4 heures au Parc Longchamp et voilà.
 - Faites un peu moins de bruit s'il vous plaît !
 - Il y en a qui prient ici.
 - Donc demain, on se donne rendez-vous à quelle heure ?
 - On a dit 10 heures ici.
 - À moins qu'on marche...
- À moins qu'on marche maintenant et qu'on donne rendez-vous aux trois autres.
- Moi je veux bien marcher.
 - Moi aussi, je veux bien marcher.
 - Moi je veux bien marcher... vous êtes plutôt sympas comme...
 - Allez, on marche un peu !
 - On marche deux heures.
 - À 18h30... il faut compter 3 bons quarts d'heure.
 - C'est sur notre route en plus.
 - Nous, il faut qu'on parte à...
 - Moi je mangerais bien une glace.
 - Allez, et ben on marche jusqu'à la glace.
 - Je crois qu'il n'a pas dit un mot depuis ce matin.
 - Et ben alors, ça va ?
 - Oui.
 - Il a parlé !
 - C'est pas vrai ! Moi j'ai parlé avec lui ce matin.
 - Il reste une toile à... à... manger... Qui a de la place ?
 - Qui porte ça ?
 - Oh, non, non, non, non, non, non, non, non...
 - Il se débrouille avec sa toile !
 - C'est toi qui a la Bible ?
 - En fait tu n'avais pas son numéro ?
 - Non.
 - Ben alors !
 - Ah ben oui, y a pas le numéro de téléphone.
 - Comment tu l'as appelée ?
 - Je ne l'ai pas appelée.
 - Tu veux que je te le donne, le numéro ?
 - Non, non, ben, non.
 - Ah ben non, ben c'est bon alors, ça veut dire que...
 - Oui, elle a de la place sur une terrasse, c'est que...
 - Enfin, remarque, laisse-le moi au cas où. On a son adresse ?
 - Ah oui, absolument. Non, mais elle dit, y a même de la place sur une terrasse. On amènera en conséquence. On reprend la route.
 - On y va ?
 - Allez, on y va.
 - Donc à la Poste de Saint-Pierre. Vite, faut y aller !
 - Allez, vite, vite.
 - C'est à droite ou à gauche ?
 - À gauche.
 - À gauche. Allez. Tu regardes l'heure ? On a un quart d'heure de retard. Oh mais ça va, il est 16h30.
 - On quitte la paroisse Saint-Dépendant. C'est le quartier de Menpenti. Il fait 22 degrés. **Il est 16h22.**

TOUS
BÉNÉVOLES





Sorry für your Mum, Lil' Pussy gRiotte

Ou le « Récit bas débit d'une "fast-diet-omega3-allégée" insurrection, ce vendredi 18 août 2012, Journée à peu près mondiale de mobilisation pour la Libération des trois jeunes femmes membres du groupe russe *Pussy Riot* emprisonnées depuis février 2012 à Moscou [*peut-être Moscou, en fait je sais foutre pas où elles sont détenues, ça pourrait être à Kaliningrad – si Kaliningrad est en Russie, s'appelle toujours comme ça, etc.*] et encourant une peine de trois années de camp pour hooliganisme [rectifié : incitation au vandalisme, ou vandalisme liturgique ; *Blah blah blah comme je suis en train de faire...*]

12 :00 > "Protest Action" à Marseille devant le consulat russe réclamant l'amnistie immédiate pour les trois jeunes femmes membres du groupe punk *Pussy Riot* qui ont bafoué l'église ortho-[*voir plus bas, le chapeau, ça me saoule de l'retaper*], huitième arrondissement de Marseille (euh... France, Europe ?) ;

12 :26 > Interpellation brutale de sept manifestants carrément pas déchaînés, et « brutale » type Marshmallow® ;
13 :58 > Remise en liberté des sept insurgés qui sont venus (soit la moitié de la totalité des mobilisé(€)s, quatorze personnes, même pas *ouâme* parce que je dormais comme une souche à midi ; Euh... désolé Camarades, chuis piteux..., j'avais vraiment besoin de récupérer) ;

14 :30 > « – Bon ben c'est pas c'est tout ça ! Où est-ce qu'on va aller bouffer ? » L'ensemble des insurgés tétanisés par l'arbitrarité [*OK l'arbitraire# si vous préférez, j'en ai rien à carrer*] de leur « arrestation » et leurs dégradantes conditions de détention ainsi que la déplorable tenue intellectuelle des interrogatoires et l'inculture affirmée de ces bourreaux d'OPJ ;

16 :52 > « Enfin ! » : Arrivée des cafés Calva et une prune pour faire passer, Julien Blaine également connu sous [*Là je me la pète : ALSO KNOWN AS : aka ~ « anglais États-Unis » me donne mon 'SuiLexicoSoft'*] le nom de Christian Poitevin [ère Gaston Deferre – Robert Vigouroux plus précisément : *l'est pas si momie le Julot Blaine, qu'un peu fossile – , mafia, CIPM, etc.*] me lance : « – T'es certain Manu que ç'a bien été relayé sur le site de *La Provence*, et paraîtra demain dans le cahier de l'édition 'Marseille' de *La Provence* ? » [*à vrai dire, j'en sais – de nouveau foutre rien pas plus que n'en ai à foutre en rien d'ailleurs –, pourtant j'opine*] ;

18 :15 > « – Ouh je commence à avoir chaud. Ouais mais non je vais plutôt prendre une Grimbergen, ou une bière blanche Ouais c'est léger, ça va me rafraîchir. » « – Hein, non mais t'inquiète pas y me reste un peu de pollen à fumer qu'assomme pas trop... »

23 :43 > « – Allez faut vraiment que j'y aille. » « – T'es venu en bagnole, fais gaffe quand même. » « – Mais non. T'inquiète, je suis en moto, c'est pas loin. »

OKaÿe

POW POW POW ! L'action politique c'est carrément crevant & "tera-prise de risques" dans un État policier comme Marseille.

02 :24 > J'ai failli oublier. Le « meilleur coup du *Protest Action* » qu'a tenu la route jusqu'au bout, venue de Bandol en décapotable ; puis tisé, au/depus le déjeuner, en passant par l'apéro à partir d'après les cafés calva jusqu'au dîner et parée pour l'*after*, c'est Suzette (ex-[future] ou [future-ex] ? J'ai pas tout suivi.) Ricciotti

< # Je, Manuel Joseph NON MOUTON LA TONTE AU TONDUE VEÛLE déjà triquard à peu près partout, pour beaucoup et pas assez au goût d'autres, je tiens à souligner la dignité chez_\ et la lucidité de_\ Suzette Riz_\ qui sait parfaitement ce que l'on pense d'elle et en joue, triste elle est – Joda parlé a –, qui est remarquablement droite à sa manière id est rapport à d'autres susmentionnés. # >

bourrée comme un coing qui ronfle au-dessus de ma chambre, chez Laurent Cauwet [*le « un éditeur arrêté » du quotidien régional de la presse quotidienne régionale d'une région de la France, soit l'édition avec cahier MARSEILLE de La Provence*] sur la mezzanine, cramée au cognac après deux litres de rouge et trois de blanche de Bruges. POW POW POW ! Les « Plans Culs » c'est plus ce que c'était chez nous les « post-beat-modern-geek-antiFa » de la Révolte des insurrectionné(€)s qui viennent lentement mais sûrement surtout en talon de quinze centimètres par 45 degrés à deux plombs du mat' et raide bourré(€) de la poésie de la subversion. MerdRe...





PIERRE PUGET
le Michel-Ange de la France.

Leve par son Fils

A Paris chez Scaurat rue St. Jacques au Livre d'Or.

grave par Scaurat.



a. b.

Alger page 31
Anne-Marie Filaire 2012

Projet page 32
Vincent Labaume

Exposition coloniale page 33
Marseille 1906

Photographie extérieure page 34

Tais toi jaloux page 35
Jean-Marie Perdrix 1998 / 2012
d'après un autocollant acheté à Ouagadougou

**À quoi ça sert d'acheter un journal,
quand on peut acheter un journaliste ?** page 36

Flug/Fluxblatt Zeitung 20 page 37
Albrecht D. aux éditions *Reflection Press* Stuttgart 1972

Le Vieux-Port va déborder page 39
Dialogue J.-N. Guérini / P. Mennucci 17.03.2010

J'irai fumer dans l'isoloir page 40
Bernard Plasse 05.2012

Sol moiré page 41
Jean-Luc Moulène Marseille 02.05.2006

Cru (Fresnel) page 42
Olivier Roubert Paris 10.2012

Des signes dans le noir page 43
Alain Lacroix 2012

Plan Réel page 44
Stéphane Le Mercier 2011 / 2013
courtesy of Gavin Morrison-Galerie IFF

www.leemploisdavenir.gouv.fr page 45

Caricature de page 46
Copenhague 08.2011

**Tous ces tigres qui, sans pitié,
déchirent le sein de leur mère !** page 47
Yvonne P. Doderer 12.2012

« C'est Dieu qui nous a envoyés ici » page 48
Cécile Van den Avenne 1997 / 2013

Le sommeil page 49
un texte presque récent de **Tito Gascuel** années 10

China 66 page 50
Maeva Aubert France / Chine 2010

de la série „**M**“ page 51
Claude Horstmann 2001-2009

page 52
Hervé Beurel Split (Croatie) 2012

Marseille sous les gaz page 53
collection Archives départementales des Bouches-du-Rhône

Le chat noir page 54

numéro 109 page 55
Aline Maclet Marseille 2011 / 2013
à partir des **10/10/10**, une expérience d'**Ici-Même [tous travaux d'art]**

Devenez bénévoles pour 2013 page 56

À moitié (détail d'un *Spray*) page 57
Arnaud Vasseux 12.2012

**Sorry für your Loss',
Lil' Pussy MassiliaRiot** page 58
Manuel Joseph Marseille 18.08.2012

Train Corail page 59
Eustache B. 2012

Pierre Puget, quatrième de couverture
le Michel-Ange de la France



Artiste, musicien, éditeur, **Albrecht D.**, décédé en février dernier, aurait depuis les années 1960 pour les attitudes et les formes les plus radicales. **Ce numéro lui est dédié.**

Aurélia (ou **Le rêve et la vie**) : dernière œuvre (1855) de Gérard de Nerval. **Drupe** : fruit charnu à noyau. **Griot(te)** : classe socio-professionnelle, de musiciens et d'artistes du verbe, en Afrique de l'Ouest. **Adolf Loos** (1870-1933) : architecte viennois, considéré comme l'un des précurseurs de l'architecture moderne. **Pont Lagorce** : permet de traverser la rivière à Tarnac. **Rollmops** : filet de hareng fendu, roulé et mariné. **Sembène Ousmane** (1923-2007) : a mené en Afrique une activité d'homme de lettres et de cinéaste. **Le Docker noir** (1956) est sa première œuvre. **Toucouteur** : population de langue peule en Afrique de l'Ouest. **Yellowcake** : matière première de l'uranium.

Vous trouverez fondcommun en consultation dans toutes sortes de lieux publics et privés (liste sur notre site internet). Souscription pour le prochain numéro : 20 euro ou plus. Pour chaque souscription, nous vous ferons parvenir au moins deux exemplaires (chèque à l'ordre de fondcommun).

fondcommun Atelier ICI 78, rue Jean de Bernardy 13001 marseille **courriel** : fondcommun@free.fr
site : <http://fondcommun.free.fr>

Merci à ceux et celles qui alimentent le fondcommun, aux souscripteurs, aux distributeurs de la revue ainsi que : Stéphane Le Mercier, Mathieu Rhoufari, Hendrik Sturm, Gilles Guégan, Francis Coulaud, Mireille Batby, Corinne Pontier, Fred Arcos, Claude Horstmann, Julia Dubois, Aline Maclet, Marc Mercier, Emmanuel Ponsart, Jean-Luc Moulène, Jacqueline Nardini, Gilles Bégusseau, Arnaud Vasseux, Cécile Van den Avenne, Jérôme Gallician, Mireille Bonnet, Cécile Silvestri et les structures : Couleur Cactus & le festival du livre de la Canebière, le cipM (centre international de poésie Marseille), Radio Grenouille, les Instants Vidéo, le Train Fantôme, Ici-Même [tous travaux d'art], Médiapart et D-Fiction (pour le texte de Guillaume Fayard).

Ce numéro a été réalisé grâce au soutien de : l'atelier ICI [marseille], les grands terrains [laboratoire artistique, culturel et social, porté par le labelmarseille], La Fosse [atelier d'artistes à Marseille].

Il a été produit avec l'aide financière de la D.A.C. de la ville de Marseille (Direction des Affaires Culturelles), de la région P.A.C.A. (C.A.C. éditions) et des souscripteurs.

Achévé d'imprimer chez Chirat (Loire) au printemps 2013. **Mise en œuvre** : commune et collective.
Coordination générale : Vincent Bonnet. **I.S.S.N.** : 2105-7125. Tirage : **5000 exemplaires.**